



Carpații

Depoziți legal: M. 8.137-1958.

Director: Aron Cotrus + REVISTA DE CULTURA SI ACTIUNE ROMANEASCA IN EXIL Redactor: Traian Popescu

24 Iunie 1927

U trecut 50 de ani de când simțirea a devenit cuget și cugetul fapt!

O jumătate de veac prinsă'n cumpănirea omului între a rămâne gând nedospit sau a se ridica spre zările senine, luminată de preceptele legionare. Răstimp verii, plin de prăbușiri și înălțări, de frământări în desnădejde, de bucurii în înfrângerea propriei nepuțințe... Asta a fost dintru început doctrina omului nou: aluat statornic în plămada spirituală a neamului românesc pentru a-l scoate din îndoială și a-l ridica în istorie.

Nenumărați au fost eroii și martirii în istoria oropsită a Valahilor. Din negura epocii lui Burebista și Decebal și până în epoca sumbră a comunismului distrugător de suflete, numele celor ce s'au jertfit pentru aceeași cauză sfântă, stau mărturie în Cartea de Aur a neamului.

Dar printre ei, ca o lumină nestinsă și veșnică, străluce numele lui CORNELIU ZELEA CODREANU! În mijlocul atâtor exemple de mare respect, se desprinde acest fiu al Moldovei care a adus cea mai statornică contribuție întru salvarea sufletului românesc și pregătirea zilei de mâine a neamului.

Gândirea lui, croită pe temelile nesdruncinate ale spiritualității creștine și sprijinită pe virtuțile sufletești ale străbunilor Traci, a frânt în două istoria. Acum 50 de ani, în seara de 24 Iunie 1927, s'a pus piatra unei noi zidiri sociale și politice. Zidire smulșă din apăsarea materiei, a egoismului și-a urci.

(Urmează în pag. 2.)

PATLAGELELE ROSII

de Traian POPESCU

LA REFONTE INTIME DE L'HOMME

par Basile Rutaskol de la KALEONE



AND cămășile verzi ale Legiunii Arhanghelului Mihail mărgălaiau dealungul plaiurilor românești, ridicând moralul clasei țărănești și al muncitorilor exploatați de oligarhia partidelor politice și de ovrei, partidul comunist din România era redus la cei circa o mie de membrii, pe care l-a avut, când trădarea regelui Mihai și tancurile rusești l-au deschis porțile spre conducerea Țării.

Se poate ține dăruți că între 1927 și 1944 percepțiile doctrinei legionare ale lui Corneliu Zelea Codreanu-Căpitănuș, au provocat un miracol în spațiul românesc pe punct de contaminare de virusul comunistoid, adus de sfârșitul primului război mondial.

Ungaria, Germania și nu mai vorbim de Rusia țaristă, erau prada convulsărilor și oribilelor crime puse la cale de marxism. România căuta să se strecoare. Campaniile fulgerătoare din Ungaria terminată cu victoria armatei române asupra hoardelor comuniste ale lui Bela Kun, urmată de ocuparea Budapestei, au curățat această țară de marxism, constituind un indemn în acest sens pentru Germania și noile State, Cehoslovacia și Polonia, care sfărâșase deasemenea ultimele areștări ale bolșevicilor, slăpâni pe destinele poporului rus.

România, devenită "Mare", în realitate reîntregită în granițele firești ale Daciei, prin revenirea voluntară la

(Urmează în pag. 2 și 3.)



INDIVIDU, par son propre métabolisme psychique, n'est pas porté à la compréhension des situations qui demandent le moindre sacrifice personnel, pour que l'harmonie générale soit préservée. Cette harmonie, tellement indispensable à son propre épanouissement, ne l'intéresse point. Elle ne révèle un certain écho — négatif et purement personnel d'ailleurs — que lorsque son bien-être ou son intérêt particulier se trouvent menacés. Alors, presque violent, il en fait cas, exigeant que "justice" lui soit faite, que la "sacrifice" soit imposé (aux autres), comme si la notion d'harmonie n'était pas l'objet essentiel de la vie en société, mais le droit exclusif de sa noble personne.

C'est l'aspect schématisé de la mentalité qui régnait dans l'espèce humaine depuis des millénaires. Avec l'apparition des doctrines marxistes du XIX^{ème} siècle et le pourrissement — transformés en dogmes — ont fini par rendre l'individu totalement réfractaire à l'appel de la morale, de la compréhension, de l'effort personnel, de la logique même des faits. L'âme humaine, depuis des décennies, offre les signes d'une détérioration nocive, d'une pervers-

(Suite pag. 3 et 4.)

elles sont nombreuses, permanentes et inévitables. Mais elles se manifestent justement parce que les hommes n'ont pas encore saisi que la véritable insuffisance est intime, personnelle. Le jour où l'homme aura le courage de s'auto-analyser, de prendre au sérieux les déficiences qui le dominent, de les considérer comme les véritables ennemis à combattre, lorsqu'il verra que sa propre perfection est beaucoup plus importante que le combat mené pour soutenir une position bruyante et illicite, CE JOUR-LÀ l'individu aura accompli le pas le plus important sur l'échelle de sa modification structurelle.

De même, on a tendance à considérer que les incitations et les défis extérieurs sont seuls responsables de nos réactions ou de nos décisions. L'homme tombe facilement dans cette erreur car il lui est beaucoup plus facile d'accepter cette ligne de conduite que de faire un retour sur lui-même et de se poser la question angoissante "Mon égoïsme et mes désirs de grandeur ou de puissance ne jouent-ils pas le rôle principal dans la décision que je vais prendre?"

Parce que la réalité la vraie image de notre statut dans la société actuelle: aux images-chocs venues du dehors, l'individu répond par le prisme de son égoïsme et de son égoïsme coutumier; modifié souvent par des ambitions folles ou soutenu par des mensonges et des violences incroyables.

L'homme est loin encore de comprendre que toute sa conduite se cristallise au fond de lui-même, dans le creuset de son âme. Il est persuadé que son attitude est la conséquence de l'événement externe qui frappe ses sens. De plus, ce qu'il prétend faire lui semble naturel et... excusable. C'est ainsi qu'il s'éloigne de la ligne de l'équité et de la justice.

Le vice, la ruse et la perversité surgissent spontanément chez l'individu dépourvu du sentiment de la justice, de l'équité et de la morale. Or, ces sentiments ne naissent pas soudainement dans l'esprit de l'homme. Ils ont besoin d'une préparation, d'une explication, d'une persévérance qui ne se développent pas du jour au lendemain. Il y a toute une éducation à faire, une éducation difficile, pénible, mortifiante. Peu d'individus sont doués pour suivre la voie de l'éducation en profondeur ou se montrer désireux de la faire, la seule cependant capable de réhabiliter la créature humaine et de lui assurer le bénéfice d'un nouveau pas vers la grandeur spirituelle.

C'est à ce carrefour de l'existence humaine que se placent les grands enseignements de Cornéliu Codreanu. Il a saisi, avant tous les penseurs politiques de l'époque que le sort de l'homme — et donc de la société — se joue sur les coordonnées intimes de l'être spirituel. RIEN, ni geste, ni attitude, ni réforme, ni révolution, ne peuvent être considérés "chose essentielle" dans le monde extérieur avant qu'un changement profond de mentalité n'ait eu lieu dans les profondeurs de l'individu. L'homme n'est dans la société que le reflet de sa propre spiritualité, c'est-à-dire de son âme cachée. C'est dans ces profondeurs qu'il se forge une personnalité, une manière d'envisager les choses et de se comporter, une éthique politique ainsi qu'une morale personnelle. C'est dans cette âme cachée que l'individu livre le grand combat de sa vie, qui décidera de la structure de sa mentalité et de son comportement.

Cette âme, donc, est le point vulnérable de l'individu. C'est elle que tout réformateur politique consent de sa responsabilité doit s'occuper avant tout s'il veut sauver l'homme et la société. Car l'expression socio-politique de l'individu ne sera que le résultat visible de ce qu'on a patiemment semé dans l'âme invisible de chaque créature.

Le propre de l'homme est sa spiritualité, c'est-à-dire l'élevation chaque fois plus haute de son être, dans un élan de perfection intime. Ce perfectionnement, au fur et à mesure qu'il s'accomplit, projette dans sa conscience les bienfaits de sa progression. Les attitudes humaines, de n'importe quelle nature, sont les fruits de ces bienfaits de la modification spirituelle. Personne n'y peut échapper, soit en bien, soit en mal.

Cornéliu Codreanu a saisi ce processus et l'a élevé au rang de norme fondamentale de la doctrine légionnaire. Et l'individu peut être bon ou mauvais, honnête ou escroc, cruel ou magnanime, orgueilleux ou modeste, haineux ou généreux, etc., c'est qu'il y a un POINT dans sa constitution intime où les influences extérieures — bonnes ou mauvaises — agissent et modifient et provoquent une structuration mentale nouvelle. Tirer l'individu de l'impasse où l'a poussé l'anarchie régnante et éviter à la société de

de Ilarion Albu PETRICAN DESPRINDERE

Am privit înapoi
spre vâlile ce mi-au fost împărăție de vise...
Dormeau încă sub cetina nopții gaze și flori.
Iar satul chircit, aștepta să cânte cocoșii,
străjuit de turla cea mare, prinsă'n lederă...

Am privit în jur
să simt duhul pământului în clipa plecării...
In lumina cernită a zorilor
tremurau sălcile în șoptiri ascunse,
pline de tainice gânduri și temeri...

Am privit în mine
spre hăul atâtor dorinți și iluzii...
Se sbuciumau în fibrele cărnii o lume,
dar n'am zărit adâncul pierzării,
ascuns printre stihii și negură...

Am privit înainte
spre zarea purpurie a unei noi dimineți...
Suliți de lumină deschideau căi ne-ncepute,
soarta mă'ndemna în necunoscut...
Tăcut, mi-am luat tralsta și-am plecat la drum...

De-atunci,
nestingherit colind în lumea cu himere,
gustând bucurii, înfrângeri și victorii...
Dar sufletu-mi de-apururi va plânge satul,
cu turla cea mare prinsă 'n lederă...

s'enliser dans la promiscuité marxiste, ne dépendent que de cette remise en valeur du principe spiritualité dans la vie socio-politique.

La refonte profonde de l'homme, envisagée par la doctrine légionnaire, devient la seule voie de salut, car elle seule va au fond des choses. L'être humain a plus que jamais besoin d'une éducation basée sur d'autres coordonnées que celles qui l'ont amené à la perversion, à l'égoïsme et à l'athéisme, qui le caractérisaient actuellement. Sa vie et son avenir en dépendent.

Boyons donc reconnaissances à Cornéliu CODREANU qui, il y a 50 ans, a ouvert le chemin de la véritable révolution, celle qui ne peut avoir lieu que dans l'âme de l'individu.

Refaire une mentalité nouvelle, plus morale et plus éthique par un effort sur soi-même et rétablir la spiritualité en tant que finalité ultime des aspirations humaines, voilà les deux essences qui ont guidé la trajectoire tumultueuse du Mouvement Légionnaire et qui l'ont gardé intact jusqu'aujourd'hui.

Quel meilleur exemple de vérité inattaquable que l'épopée du Mouvement Légionnaire dans son combat plein de sacrifices, dans son combat pour la réalisation d'un homme nouveau!...

VIN LEGIONARIII!

Senini, pe marea de vise a neamului,
în ochi cu scripă de speranță nouă,
din fabrici și mine, dela carte și plug,
ca un vai ce-și cunoaște menirea,
vin legionarii!...

Frângând în ei oboseala și greul,
prin arșiță, vânturi și ploale,
peste dealuri și stânci prăvălîte,
oaste tânără de vestitori falnici,
vin legionarii!...

Vuesc vâlile de cânt și voie bună...
Omu-și ridică fruntea spre cer.
Surăsul renaște în oraș și sate,
când svonul se 'ntinde tainic în lume,
vin legionarii!...

Zid ne'nfricat de piepturi călite,
frunți luminate, pe căi de destin...
Din Bug pân' la Tisa, din Ceahlău în Pind,
senini, pe marea de vise a neamului,
vin legionarii!...

COSMOGONICA

Când nevăzut, pe nevăzute coarde
Arcușu 'ndoale spațiul și tăcerea,
Neantu-și rumegă 'n surdina vrerea,
Stelele fug în tropăit de hoarde...

Din infinit, grăunte de lumină,
Prin vâl de haos cale își deschide,
Purtând pe umeri flămuri și hlamide,
Glob olărit de mână cea divină...

Destinul lui, din veșnica gândire,
Îl poartă prin coclauri siderale...
Cânt nestrunit, pe nesfârșita cale
Ce-l duce spre măiastra lui menire...

Arcușul i-a urât timpul și firea,
Peste neant și spațiu și tăcere,
Căldura lui să fie-o mângâiere,
Sub raza lui să nașcă, omenirea!

de Ion I. MIREA

JUDECATĂ DIN URMA

Și dacă n fost să-l îneca pământul căscat
de dedesupt s'a auzit cum în clipa din urmă
vinovații fără scăpare
cereau umilita iertare...

S'au răsturnat orașe
s'au prăbușit fabrici și uzine
apele n'au mai curs
— fuseseră înghițite de cei înecați,
arborii și-au plecat crengile
și stelele de sus amușeau
stelele de pe frunțile murdare
— "Iertare, strigau, iertare!
și-atunci peste păpăni lor s'a făcut
întinerie și mai adânc și mai mare;
grădinile uitate s'au umit
— cei uciși noaptea și îngropați
în grădinile din închisori
nu l-au primit..."

Apoi au venit tancurile, buldozările
și-au netezit
noaptea de vineri 4 martie 1977
n'a mai văzut zorile...



CANTEC

VARIANTA I

România —
știu eu ce-ți trebuie ție
un bălat cu praștia
să arunce cu așchia
în frunte la Tania
venită cu sania
curvă din Siberia

robii buni
cât adorm la rugăciuni
strâng în pumni
mușuroale de cărbuni
și cu jar și cu tăciuni
cu stele și gârgăuni
până o da foc la nebuni...

VARIANTA II

România —
știu eu ce-ți trebuie ție
paloge și-o herghelie
și volinici în pâlce de-o mie
să scrie istorie.

Frunzele robeso pe ramuri
cailor au căzut în hamuri
frunțile nac greu sub praștia
literele dorm pe steaguri
vulturii au zburat fără armuri.

România —
de-o mal și să fie
cineva care să scrie
vechea năruita hără
s'o adune ca pe spițele de roată.

VARIANTA III

România —
știu eu ce-ți trebuie ție
ce-a mai fost să reinvie.

Cel ucig
să fie duș
să deschidă lacătele dela uși.

România liberă,
România tânără
potrivindu-ți aură.

Va veni binecuvântata și
pe netrebnici să n-l prind
lăsă-l — că de vil vor putrezi.

Ioan I. MIREA
Paris, 1977.

ROMANIA SI DREPTURILE EI ASUPRA BASARABIEI

ULTIMATUM-UL UNIUNII SOVIETICE ADRESAT ROMANIEI

de Alexandru SUGA



N seara zilei de 28 Iunie 1940, la orele 10, Molotov, pe atunci ministru de externe al Uniunii Sovietice, înmânează ministrului plenipotențiar român, N. Davidescu, o notă ultimativă, cu amenințarea războiului, prin care Uniunea Sovietică cerea României predarea Basarabiei și Bucovinei în termen de 24 de ore. După o știre transmisă de agenția de presă TASS la 29 Iunie 1940, Uniunea Sovietică motivează cererea predării Basarabiei și a Bucovinei de către România în felul următor:

1. România a exploatat în 1918 forța militară sovietică, răpind Uniunii Sovietice o provincie locuită în majoritate de o populație ucraineană, distrugând cu această ocazie unitatea seculară a Ucrainei.

2. Uniunea Sovietică n'a acceptat niciodată jaful României și a protestat necontenit.

3. Deoarece slaba putere militară aparține trecutului, Uniunea Sovietică crede că a sosit timpul să reglementeze această problemă, care a fost lăsată în mare măsură în urmă.

4. Pentru pierderile suferite de Uniunea Sovietică timp de 22 de ani se cere ca despăgubire cedarea Basarabiei, locuită în majoritate de o populație ucraineană legată istoric și prin limbă de Ucraina.

5. România trebuie să accepte argumentele sovietice și să dea răspuns în timp de 24 de ore.

Nota ultimativă predată de V. M. Molotov conținea și o hartă pe care era trasată o linie groasă cu creion roșu reprezentând villoarea granițelor dintre România și Uniunea Sovietică.

Fostul ministru de externe al României și reprezentantul României la Moscova, până la începerea războiului (Iunie 1941), Grigore Gafencu, ne relatează în monografia sa — de altfel una din cele mai răspândite lucrări privind istoria contemporană — „Preîluminări de la Ghera de Vânt”, Paris 1944, că ministrul Davidescu a citat la expulsiile lui Molotov că ultimatum nu este bazat pe date istorice și că cele două provincii cerute de Uniunea Sovietică fac parte integrantă din regatul României, și că ea înșăși a recunoscut acest fapt. Pe Molotov nu-l împresoarează nici date istorice și nici dreptul. Molotov răspunde simplu și sarcastic: „cele două provincii, sau războiul”.

În cursul nopții se telegrafiază la București conținutul notei ultimative sovietice, iar harta anexă a fost trimisă guvernului prin curier diplomatic.

Primul Consiliu de coroană

A doua zi, adică la 27 Iunie 1940, regele Carol al II-lea convoacă de urgență la palat un Consiliu de coroană, la care iau parte toți miniștrii în funcțiune, toți foștii prim miniștri și șefii marilor unități militare, pentru a lua termenul și răspunsul ce trebuia dat guvernului sovietic. Cu această ocazie s-au avut discuții aprinse, iar părerea participanților diferită. „Unii” pedeau pentru „cedare”, alții pentru „respingere”. La acea dată situația României era cât se poate de proastă. România se găsea singură, fără aliați în fața unui dușman puternic. Din punct de vedere militar eram dezorganizați și lipsiți total de armament. Regele Carol al II-lea credea o armată de operă, care să schimbe uniformă în fiecare an, fiindcă el personal și împreună cu amanta sa, Elena Lupeșcu-Wolf și rudele ei, erau acționari la fabrica de postav, care livra stofă pentru uniforme militare. Aliați externi nu aveam. Mica Antantă, compusă din Cehoslovacia, Jugoslavia și România nu mai exista din 1938. Nici aliații cu Polonia nu mai exista din anul 1939, deoarece la acea dată Polonia nu mai exista ca stat, fusese atacată împreună de Germania și Uniunea Sovietică în anul 1939, invinsă și împărțită între puterile agresoare. La acea dată un fapt era cert. Frontierele României erau garantate de Anglia, printr-o garanție dată de Anglia și Franța la 13 Aprilie 1939. Și această garanție avea însă o slăbiciune: Anglia și-ar fi onorat garanția numai dacă România ar fi voit „să reziste”. În situația de atunci Anglia ar fi fost gata să ajute, dacă România s-ar fi opus pretențiilor rusești și ar fi fost gata să-și apere frontierele cu arma.

La 27 Iunie 1940 garanția ulterioară fusese era numai

vorbe goale. Franța era ocupată de trupele germane, iar Anglia la acea dată făcea curte Uniunii Sovietice, și chiar așăa Uniunea Sovietică s-a intervenit în Balcani, socotind această zonă, ca o zonă de influență sovietică. Mai mult chiar, la sfârșitul anului 1939 Anglia căuta să se exchiveze dela garanția dată în Aprilie 1939, condiționând un eventual ajutor numai dacă Turcia va acorda asistență României. Grigore Gafencu era de părere că o astfel de garanție suplimentară pe care o cerea Anglia era greu de îndeplinit.

Deci, din partea aliaților — unii li numesc chiar în zilele noastre aliași noștri firești —, nu se putea spera nimic.

Situația României în acele momente era foarte grea. Ce era de făcut? Nu existau decât două posibilități: respingerea ultimatumului înseamna războiul, acceptarea lui înseamna capitulare. După discuții aprinse se ajunge în consiliul de coroană la o înțelegere, și anume guvernul român să apeleze la bunele servicii ale Germaniei și Italiei. În acest scop ambasadorul german este invitat de urgență la palat. Acolo se găseau în afară de Carol al II-lea, primul ministru Titărescu, ministrul de externe I. Gîrnuț și ministrul palatului E. Urdăreanu. Titărescu expune situația creată prin înaintarea ultimatumului sovietic. Regele Carol se adresează guvernului german ca și să găsească posibilitatea de a ajuta România în împrejurarea atât de critică în care se găsește, să livreze armament și muniție și să influențeze guvernele Bulgariei și Ungariei să nu intervină. În timpul convorbirii, ambasadorul german este căutat urgent de un curier diplomatic care li înmânează un plie confidențial cu mențiunea „foarte urgent”. Li deschide și acolo stătea scris: „Prezențați-vă imediat la ministrul de externe din București și comunicați cu guvernul sovietic nea informat în cursul nopții că a cerut cedarea Basarabiei și a Bucovinei de nord de la guvernul român. Pentru evitarea unui război între România și Uniunea Sovietică, noi sfătuim guvernul român să admită cererea guvernului sovietic. Rugăm comunicați telefonice executarea înălcării”.

Se zice — după relațiile lui Grigore Gafencu —, că regele Carol s-ar fi infuriat și că ar fi înșușit chiar pe ambasadorul german. Terminându-și misiunea, ambasadorul german părăsește palatul. Imediat apuce și ambasadorul italian Pellegrino Ghigli, care și el aduce din partea guvernului italian un răspuns care nu diferă cu nimic de cel al guvernului german. Și Italia sfătuia cedarea.

În situația dată se hotărăște o tactică de tergiversare. În acest scop, ministrul plenipotențiar din Moscova este împuternicit ca să predea în cursul zilei de 27 Iunie 1940, înaintea de expirarea ultimatumului, guvernului sovietic, din partea României, următorul răspuns: „Dorind ca și guvernul sovietic rezolvarea pașnică a conflictului dintre cele două guverne, guvernul român este gata să cerceteze propunerile sovietice. De aceia, guvernul român roagă guvernul sovietic să aștepte bunăvoința de a fi timp și loc pentru tratarea litigiului. Guvernul român va primi delegații, imediat ca va primi răspunsul guvernului sovietic și speră că tratativele cu reprezentanții sovietici vor duce la legături de bună prietenie între România și Uniunea Sovietică”.

Al doilea ultimatum sovietic.

Nota răspuns a guvernului român nu mulțumește guvernul sovietic. Acesta nu dorea tratative, căci avea frică ca nu cumva trupele germane, care erau la acea dată în lăgere pe frontul din apus să nu fie diolate și apoi deplăuate ca să apere frontiera României. Pe de altă parte, Uniunea Sovietică voia să ocupe cât mai repede ultimele teritorii ce li erau repartizate prin acordul secret Molotov Ribbentrop din 23 August 1939. Uniunea Sovietică era de părere că orice înălcare ar putea să modifice situația în defavoarea ei.

De aceia, chiar în cursul aceleiași nopți, adică în noaptea de 27 spre 28 Iunie, ministrul român din Moscova este chemat de urgență la ministrul de externe sovietic, unde li se înmânează o a doua notă ultimativă, cu următorul conținut:

1. Teritoriile Basarabiei și Bucovinei vor fi evacuate de trupele române în timp de patru zile, începând din ziua de 28 Iunie orele 14, ora Moscovei.

2. Trupele sovietice vor ocupa teritoriile Basarabiei și Bucovinei în același perioadă.

3. Orașele Chișinău, Cernăuți și Cetatea Albă vor fi ocupate în ziua de 28 Iunie.

4. Guvernul român este responsabil pentru predarea în bună stare a materialului feroviar, a instalațiilor din fabrici, podurilor, depozitelor, aeroporturilor, instalațiilor electrice și telefonice.

5. O comisie compusă din doi reprezentanți, numiți de fiecare guvern, va reglementa eventualele litigii ce se vor ivi cu ocazia retragerii trupelor române din sumumitele teritorii.

6. Guvernul sovietic așteaptă răspuns până în ziua de 28 Iunie 1940, orele 12, ora Moscovei.

A doua notă sovietică crease o situație nouă, și nu mai exista decât o singură soluție, și aceasta era cedarea Basarabiei și a Bucovinei. Consiliul de miniștri convocat de urgență hotărăște cedarea și cu puține minute înainte de expirarea termenului fixat de Rusia sovietică, ministrul N. Davidescu predă guvernului sovietic nota guvernului român, care avea următorul conținut:

„Pentru evitarea complicațiilor serioase în urma răzării forței și la deschiderea ostilităților în această parte a Europei, guvernul român se vede obligat a accepta evacuarea trupelor cerute de guvernul sovietic”.

Guvernul român roagă să fie prelungite termenul de

preluate în punctele 1 și 2, deoarece li va fi greu să-și evacueze trupele în patru zile din cauza ploilor și inundațiilor.

Occuparea Basarabiei a Bucovinei și a regiunii Herța.

Doleanțele guvernului român nu sunt luate în considerare, și, după cum anunță înconic agenția de știri sovietică TASS, trupele sovietice au pătruns în ziua de 28 Iunie 1940 „granița românească” și au început să ocupe orașele Cernăuți, Chișinău și Cetatea Albă. Comandamentul militar sovietic n'a mai putut seama de data contractată, și a doua zi trupele sovietice au ajuns la Prut, dearmând multe unități și împiedicându-le să se retragă pașnic, așa cum se stabilise.

La data de 28 Iunie, adică în momentul când guvernul român și-a dat asentimentul ca să-și retragă trupele din teritoriile cerute de Rusia bolșevică, nu se cunoștea viltosoarea frontieră dintre cele două țări, deoarece harta sovietică nu sosise încă la București. Abia la seara ei s'a putut observa că Uniunea Sovietică ceruse și regiunea Herța, un județ din Moldova care nu fusese niciodată parte alc din Basarabia și nici din Bucovina. Comisia care a fost impunită să traseze frontierele pe teren, a lucrat continuu până la 21 Iunie, adică până la începerea războiului contra Uniunii Sovietice, fără a ajunge la un rezultat concret, adică de a fixa frontiere pe teren. În plus, la 28.10.1940 Rusia bolșevică ocupă într-o noapte brațul Chilia și câteva insule situate pe partea română a acestui braț.

Protocolul sovietic.

Uniunea Sovietică nu se mulțumește numai cu ocuparea Basarabiei, Bucovinei și regiunii Herța. La Prut începe un adevărat război al nervilor. Au loc repetate trageri de artilerie, rafale de mitraliere și chiar incursiuni militare. În Basarabia se făceau manevre militare și concentrări de trupe. Unitățile românești din Moldova erau martore oculare la jocurile de reflectoare sovietice și auzau zgomotul greu al motoarelor unităților motorizate, și în special al tancurilor. Se pregătea invazia României, dar deocamdată ea nu are loc.

Oricum cu cele mai elementare cunoștințe de istorie își poate da seama că argumentele ministrului de externe sovietic pe care le-a invocat cu ocazia ultimatumului, nu se bazează nici pe drepturi istorice, nici naționale și nici pe titluri de drept internațional. În spatele argumentelor, sau a născocirilor lui Molotov, se oglindește înțelegerea secretă semnală la Moscova în anul 1939, înțelegere făcută între Uniunea Sovietică și Germania, și conform căreia, ele urmau să se ajute reciproc la împărțirea Europei. Mai mult, chiar înainte de înmânarea notei ultimative ministrului român N. Davidescu, în noaptea de 26/27 Iunie, Uniunea Sovietică se asigurase de ajutorul german.

Spre o înțelegere germano-sovietică.

Din documentele publicate după cel de-al doilea război mondial reiese că în prima perioadă de pregătire politică a războiului, Hitler era dispus să ajungă la o înțelegere cu Polonia, și anume pe chestiunea orașului Danzig. În acest sens s'au făcut propuneri secrete, în Octombrie 1938, în-

nuarile și Martie 1939, și anume, pe lângă rezolvarea problemelor de frontieră, și o invitație Poloniei la împărțirea Rusiei. Se zice că Polonia ar fi rămas dator cu răspunsul. Atunci Hitler s'a gândit la o altă ipoteză: „Dacă Polonia nu este dispusă să jertfească orașul Danzig și să împartă Ucraina pe seama Rusiei, atunci ar putea împărți Polonia cu ajutorul Rusiei”, ne relatează diplomatul italian A. Rossi. La începutul anului 1939 internaționala comunistă atacă vehement pe Hitler, acuzându-l că făurește planuri pentru anexarea Ucrainei. În primăvara aceluiași an, Stalin personal apăsă pe Hitler și declară în fața celui de-al 18-lea congres comunist, la 10 Martie 1939, că: „așa-tătorii la război vor să acceadă casele din foc cu mâna altora”. Se zice că această declarație a fost făcută cu intenția să fie auzită la Berlin, iar Molotov declară la 31 August în fața Sovietului Suprem că la Berlin s'a înțeles oferta lui Stalin făcută Germaniei în primăvara aceluiași an. După discursul lui Stalin urmează o serie de tratative secrete între Germania și Rusia. În acest timp se fac schimbări de posturi în Rusia. La 3 Mai 1939 este schimbat ministrul de externe Litvinov, evreu, și înlocuit cu Molotov. Concomitent cu tratative secrete dintre Germania și Rusia, pe de altă parte se duc tratative în Franța și Anglia pe deoparte, cu Uniunea Sovietică pentru încheierea unui pact de asistență militară. Tratativele se tergiversază până către sfârșitul lunii August, deoarece Rusia bolșevică cere modificarea tratatelor de pace, ocupare de teritorii, și liberă trecere peste Polonia și România. Cu toate presiunile ce se fac asupra acestor două țări, de către Paris și Londra, niciuna dintre aceste țări nu sunt dispuse să permită trecerea trupelor rusești. Pe bună dreptate, se susține, de ambele părți, că odată intrate trupele rusești se afla despre pretențiile rusești și lată că se produce o senzație. În noaptea de 31 spre 23 August 1939 se face cunoscut printr-un comunicat oficial, publicat în același timp la Moscova și la Berlin, că ministrul de externe al Reichului, Ribbentrop, va face o vizită oficială la Moscova, pentru a încheia la Moscova un tratat de neagresiune, cu Uniunea Sovietică. Ribbentrop ajunge la Moscova în ziua de 23 August și chiar în cursul aceleiași nopți se semnează și se da publicității un pact de neagresiune, care bineînțeles, nu conținea nimic extraordinar. Există însă bănuiala că între cele două țări semnatoare, ar fi fost semnată și o înțelegere secretă.

Ce se stabilește? Puterile vestice cunoșteau pretențiile rusești, așa că ușor își puteau închipui, că Rusia nu încheia pactul dacă nu i s-ar fi făcut propuneri precise. Diplomații francezi, care se aflau la Moscova se întorc acasă fără rezultate. Germania plătește mai mult! Amiralul francez Drax se consolează însă cu constatarea: „sunt bucuroși că acceptăm oameni încreceți și vicleni au încheiat un pact cu germanii, și nu cu puterile vestice”.

Ce s'a stabilit într'adevăr în noaptea de 23/24 August 1939 a aflat omenirea abia la terminarea războiului. Printre documentele căruie în mâinile aliaților s'a găsit și un tratat, între Uniunea Sovietică și Germania, semnat în același noapte care conținea numai patru puncte, se împărțea Europa de răsărit, frățeste între cele două puteri semnatare. În punctul trei se stipula următoarele: „Cu privire la sud-estul Europei atenția Uniunii Sovietice se îndreaptă spre Basarabia. Partea germană declară destinerii totale pentru acest spațiu”. Cu alte cuvinte Uniunea Sovietică câștiga un drept asupra Basarabiei.

Puțin timp după înțelegerea Molotov-Ribbentrop, începe cel de-al doilea război mondial. Mai întâi atacă Germania Polonia, la 1 Septembrie, iar la 17 Septembrie declanșează și Rusia războiul contra Poloniei. Anglia și Franța declară război Germaniei, dar nu și Rusiei. Rusia începe campania militară contra Finlandei. În cursul aceluiași an Rusia Sovietică este declarată agresoră și eliminată din Liga Națiunilor dela Geneva. În toamna aceluiași an Rusia bolșevică cere ultimativ, și prințese trupul de staționare de trupe sovietice în Țările Baltice, în timp ce trupele germane erau ocupate în vest. Uniunea Sovietică anexează Țările Baltice, adică al Lituaniei, care conform înțelegerii secrete din August 1939 trebuia să cadă Germaniei. Ingrosită de victoriile germane pe frontul de vest, se hotărăște să ocupe și Basarabia, mai înainte ca trupele germane să devină libere.

Atitudinea României după 23 August 1939.

O întrebare pe care și-a pus-o și și-o pune fiecare român: ce-a înțeles guvernul român după semnarea tratatului de neagresiune dintre Germania și Uniunea Sovietică? Până în prezent avem două surse de informare. Mai întâi lucrarea citată mai sus a lui Grigore Gafencu și

lucrarea fostului ministru de externe din guvernul legi-
onar, Mihail Sturza, intitulată "Sinuciderea Europei", lue-
rarea apărută în limba engleză în Statele Unite ale Ame-
ricii.

Grigore Gafencu se străduiește a demonstra, că guvernul
român din acea dată, cât și regele Carol al II-lea nu fi-
prost pătrunși de spiritul național, că ar fi luat măsuri pre-
ventive de apărare în cazul unui atac sovietic, și că Ro-
mânia, chiar s'ar fi băluc pentru apărarea teritoriului
național. Deocamdată nu ne stau la dispoziție documente
statului român, așa că cele declarate de Grigore Gafencu
armata română nu era pregătită pentru apărarea integri-
tății naționale. Armata română nu era înzestrată nici
militar cu echipamentul militar necesar, iar în celace pri-
veste armamentul, lipseau unitățile de tancuri, iar de
motorizate nici nu putea fi vorba. De la Ion Emilian, aflăm
că în timp ce era concentrat cu unitatea sa în Cetatea
Albă, a trecut pe acolo primul ministru Gheorghe Tătă-
răscu, care în fața ruinei cetății le-a făcut, celor concen-
trați următoarea declarație: "Ofițeri, subofițeri și soldați,
vă jur aici pe ruinele marelui cetății, că noi nu vom ceda
niciun petec de pământ românesc". Și după aceea, de zile
mai târziu, aflăm tot de la Ion Emilian, că unitățile roma-
ne din Basarabia au trebuit să se retragă "fără a trage
un singur foc de armă, nici măcar să se apere de atacurile
misiile și înzestrate de evrei din Basarabia".

Din relațiile, mai bine să din rapoartele transmise de
membrii ambasadelor germane din București către Berlin,
aflăm că ministrul de externe din acea vreme, Grigore
Gafencu, s'ar fi exprimat într-o convorbire cu repre-
zentanți germani, că România se gândește să ajungă cu
Rusia la un compromis, și anume să ofere Rusiei partea de
sud a Basarabiei. Această declarație este contrară celor
scrise de Gafencu, sau declarate de Gheorghe Tătărăscu.
Pe de altă parte, Mihail Sturza, care pe acea vreme era
ministrul plenipotențiar al României în Danemarca, rela-
tează în lucrarea sa că deși se cunoștea concentrarea de
trupe sovietice la Mărușă, prima dată la începutul lunii
Noiembrie 1939, iar după aceea la începutul anului
1940, și anume concentrări masive de trupe sovietice, la
București nu se întreprinde absolut nimic. De la Mihail
Sturza aflăm că marele stat major german a informat pe
stăutul militar român din Germania, colonelul Vorobchie-
vici, la mijlocul lunii Mai 1940, despre importante concen-
trări de trupe sovietice la frontiera cu România. Ofițeri
germani erau surprinși de faptul că guvernul român nu
la nici o măsură specială de apărare. Colonelul Vorobchie-
vici transmite la București informațiile și sugestiile pri-
mite, dar văzând că la București nu se întreprinde nimic,
stăutul militar pleacă personal la București și cere
audiență la Grigore Gafencu. Acesta îl ascultă și-i răspun-
de zâmbind: "Domnule colonel, sunteți un alarmist". Se
pare că Grigore Gafencu nu era așa de neinformată. Acesta
fi că demisia la 1 Iunie 1940, și vom întâlni după 27
Iulie că ambasadorul al României la Moscova, și fiindcă
reprezentanții al ministrului de externe român Grigore Ga-
fencu, scrie în cartea sa că guvernul va apăra integritatea
teritorială, acesta împreună cu alți politicieni români, au
trănit conferința de pace dela Paris un memoriu în care
nu se menționează nimic despre pierderea Basarabiei și a
Bucovinei.

Politica României față de Germania.

Ce-a determinat guvernul german să susțină în anul
1939 și 1940 interesele rusești? Vom enumera câteva dintre
cauze.

1. Afacerea Tîlea.

În momentul încheierii acordului Molotov-Ribbentrop
(23 August 1939), politica externă a României era dirijată
de Londra. Nu se exagerază dacă se susține că România
era guvernată dela Londra și dela Paris. Primăvara anului
1939 este o dată importantă pentru Germania. La 17 Mar-
tie 1939, ministrul plenipotențiar român la Londra, Viorel
Tîlea, prezintă la ministrul de externe britanic un raport
despre un pretins "ultimatum" din partea Germaniei, raport
în care se spune că guvernul român posedă informații
din surse sigură, că Germania va ocupa în Iunie viitoare
România așa cum s'a întâmplat cu Cehoslovacia.

Cu toate că guvernul român a demis în următoarele
24 de ore "informațiile din surse sigură" ale lui Viorel
Tîlea, totuși guvernul englez ordonă punerea trupelor
engleze în alarmă, iar presa engleză, condusă în majori-
tatea ei de evrei, a exploatat în mod propagandistic, în
desfavoarea Germaniei, așa numitele informații ale lui
Tîlea, intrate în istorie ca "minciunile lui Tîlea", Cam-

pania propagandistică începută de cercurile evreiești n'a
înecat tot timpul războiului, iar trupele britanice, au fost
numai la terminarea războiului deconcentrate. Pagubele
aduse politicii germane au fost înconșurabile.

Pentru germani atitudinea lui Tîlea a fost de neînțeles,
mai ales faptul că fostul membru al "Frontului românesc"
al lui Vaida Voevod între anii 1936/1937 a livrat, după
cum ne informează un istoric german "de mai multe ori
informații valoroase ambasadelor germane din București".
Istoricul german Andreas Hilgruber nu poate găsi o ex-
plicație, de ce Tîlea, din filo-german, devine odată cu
numirea lui la Londra filo-englez. Ambasadorul german
de pe acea vreme la Londra era de părere că Tîlea n'a
acționat din interes pentru țara sa, ci a făcut parte dintr-o
grupa de oameni de afaceri care voiau să torpileze traie-
tivele economice care se făceau pe acea vreme între Ro-
mânia și Germania.

Cu toate că ministrul plenipotențiar englez din capitala
României Regional Hoare, face un raport detaliat guver-
nului englez, rugându-l sciaș timp să se sisteze transmi-
terea stărilor aștănd prin posturile de radio engleze ca
fiind oficială, cercurile guvernamentale engleze se cram-
ponează de "ultimatum" și li dau și mai departe crezare.

Știrea se desminte de mai multe ori la București și chiar
dela Paris, unde pe atunci era ministrul plenipotențiar
Gh. Tătărăscu. Viorel Tîlea n'a fost schimbat din postul
de ambasador, ci este chemat numai la raport, dar se
reîntoarce în curând la Londra. Acest fapt a întărit cre-
dința cercurilor germane că ministrul român dela Londra
a acționat din inițiativă și cu aprobarea guvernului român.

2. Anglia și Franța garantează frontierele României.

În afară de afacerea Tîlea, care a adus Germaniei pre-
judicii morale prin încrederea unei propagande antigermane,
pe acăr mondială, raporturile germano-române aveau să
mai fie împovărate și de alt fapt politic.

La 13 Aprilie, deci la aproape o lună de zile dela afacerea
Tîlea, Franța și Anglia se obligă să garanteze frontierele
României.

Asistența promisă de guvernele engleze și franceze nu era
îndreptată asupra nici unui stat și se putea acorda numai
la cererea expresă a României, și numai în cazul când
aceasta voia "să reziste".

Propaganda germană acuză puterile vestice că, prin
acordarea garanțiilor dela 13 Aprilie 1939, acestea au făcut
un pas spre războiu.

3. Asasinarea lui Corneliu Z. Codreanu.

Asupra relațiilor germano-române mai plutea, începând
din Noiembrie 1938 și o tensiune de ordin ideologic-politic.
Se știe că asasinarea lui Corneliu Codreanu, la 30 Noiem-
brie a avut loc imediat după ce Carol al II-lea se înapoiază
dintr-o vizită prin capitalile europene, și avusese chiar o
întrevvedere cu cancelarul german Adolf Hitler și cu mare-
șalul Göring. La București se răspândise șovonul că asasi-
narea lui Codreanu a fost făcută cu aprobarea lui Hitler.
Răspândirea acestor șovonuri a mâniat și mai mult pe
conducătorii germani. Presa germană vorbea despre crima
regelui Carol al II-lea. La sfârșitul anului 1938, au fost
predat în semn de protest ministrului plenipotențiar ro-
mân, toate decorațiile primite de personalități germane
din partea guvernului român. O serie de personalități
române, printre care și profesorul Gh. Brătianu, sunt
trimise la Berlin pentru mediere. "Asasinarea lui Codreanu",
declara șeful presei germane, "este atât de oribilă,
încât atitudinea presei germane corespunde emoției cauzate
de crimă".

Asasinarea lui Codreanu a fost folosită la încheierea
tratatelor economice germano-române. Regele Carol al
II-lea răscumpără bunăvoința germană cu concedii foarte
mari.

Politica României față de Rusia.

A. În timpurile mai vechi.

În decursul istoriei, poporul român a stat în "calea tu-
tor războaielor", pământul și avutul lui fiind răvânit de
invadatori. Din secolul al 14-lea Muntănia, și din secolul
al 16-lea Moldova stăteau sub suzeranitatea turcească. Dacă
ținem seamă de situația zilelor noastre, atunci putem tra-
ge concluzia că pe vremea turcilor, legile țării, obiceiurile
pământului, credința n'au fost atacate. Turcii nu aveau
dreptul să achiziționeze pământ în Principate și nici să
câștească moșteniri, nici să facă prozeliti. Când veneau să
ridice "tributul", trebuiau să se anunțe, și "însoțiți" de

reprezentanții domnului, veneau la Iași sau la București.
Și totuși, românii nu se simțeau liberi, ei voiau să fie
liberi. Din această cauză au privity împrejur, și s'au aliat
când cu polonezii, când cu nemii, dar n'au putut să se
debaraseze de pacoste. La puțin timp după ce principatul
Moscoviei se "eliberază" de sub jugul tătarăsc, Moscova
însepe a stănge pământurile slave și devine o putere în
accesionare. Această putere este vizată și de domnitorii
români. Într-un tratat dintre țarul Alexei Mihailovici și
Gheorghe Ștefan la 7 Mai 1656 se stipula printre altele,
că cetățile și teritoriile pe care le-au despărțit turcii de
Moldova vor fi recucerite cu sabia și apoi predate domni-
torului român. Tot în același sens se încheie la 13 Aprilie
1711 între Petru cel Mare și Dimitrie Cantemir, tratatul
dela Lujk. În acest tratat se preconiza "reîntregirea Mol-
dovei".

Rușii intră ca aliați în Moldova. Sunt primiți împără-
tește, dar se comportă mai rău decât barbarii timpurilor
trecute. Rușii sunt înfrânți la Stănilești și începe pentru
Principatul român prima parte neagră a istoriei, epoca
fanariotilor. De atunci și până astăzi au invadat teri-
toriile române de 12 ori. Cea mai lungă perioadă de ocupa-
ție rusească, și cu mult mai gravă decât perioada fanariotă,
a început la 23 August 1944, durează încă și nimeni
nu știe când se va termina...

B. Rusia anexează teritoriile române.

Dacă țării din secolele trecute se obligau în scris să
"cucerască și să ajute la reînțregirea Moldovei", țarul
Alexandru adoptă o altă tactică. La 12 Mai 1812 ane-
xează o parte din Moldova, și anume ținutul dintre Prut
și Nistru, care era cunoscut în Rusia în istorie cu numele
de Basarabia.

În urma păcii de la Paris din 1856 Marile Puteri obligă
Rusia să retrocedeze partea de sud a Basarabiei, Moldovei.

La 4 Aprilie 1877 România încheie un tratat cu Rusia.
În acest tratat se acorda dreptul de trecere al trupelor
rusești peste teritoriul României. Rusia se obliga să "ga-
ranteze integritatea" frontierelor României. În timp ce
trupele române acoteau armata rusă din încheierea turcească
la Plevna, autoritățile rusești ocupă sudul Basarabiei.
În schimb ne dau un alt teritoriu românesc luat dela
turci. La Berlin, rușii declară în fața întregii lumi că
"Rusia garantase frontierele României numai față de
turci".

C. Lenin deschide porțile închisorii popoarelor din Rusia.

Imediat după înscăunarea regimului comunist în Rusia,
Lenin, în calitate sa de șef al statului comisarilor sovietici
și Stalin în acea de comisar al naționalităților se-
nează la 19 Noiembrie 1917, un decret-lege, prin care se
stabileau următoarele drepturi ale popoarelor imperiului
țarist:

- a) Egalitatea și suveranitatea tuturor popoarelor Ru-
siei;
- b) Drepturile popoarelor de a decide singure, de a de-
veni autonome, de a forma state independente;
- c) Înlăturarea oricărui privilegiu național;
- d) Dezvoltarea minorităților naționale și a grupurilor
etnice pe teritoriul Rusiei.

În temeiul acestui decret, Basarabia se declară indepen-
dentă la 24 Ianuarie 1918, iar la 27 Martie 1918, Statul
Țării organul reprezentativ local decide alipirea la Româ-
nia, adică revenirea în mijlocul poporului român de unde
fusesse rupt cu mila de ruși și închis în închisoarea popo-
rului.

În declarația oficială de unire se putea citi: "Republica
Democratică Moldovenească în hotărârea ei dintre Prut,
Nistru, Marea Neagră și vechile granițe cu Austria, ruptă
de Rusia acum o sută și mai bine de ani din trupul vechii
Moldove, în puterea dreptului istoric și dreptului de neam,
pe baza principiului că noroadele singure și-și hotărăscă
soarta lor, de azi înainte și pentru totdeauna se unește
cu mama sa România".

Din lucrarea lui dr. Mircea Mușat și Ion Ardeleanu
aflăm că: "Presă timpurie a publicat numeroase reportaje
și stiri de la manifestările ce au avut loc în tot cursul
lunii Aprilie 1918 pe întinșul țării". Mai departe putem
citi: "Proclamaarea independenței Republicii Moldovenești
a fost salutată cu entuziasm, așa cum se arată în presa
vremii, de toată suflarea țării" Mihail Sadoveanu, Ion Pri-
lat și alți scriitori români semnează chemări și articole
în legătură cu Basarabia.

D. Guvernul sovietic actual reînviă Basarabia.

Comuniștii ruși au început revoluția lor cu lozincă "In-
dependență" și "deschiderea porților imperiului țarist al
popoarelor", sperând însă că popoarele ne-ruse vor cădea
în capcană și că vor rămâne și mai departe în închisoa-
rea popoarelor, de data asta cu alt nume, în loc de "țarist",
în "comunist". Conducerea comunistă n'a văzut cu ochi
buni "independența românilor din Basarabia" și nici "ali-
pirea Basarabiei la România" și s'a opus realității. Pu-
terile vestice, care acționau în numele Rusiei, pe baza unui
tratat din 1914, au recunoscut la 20.10.1920 suveranitatea
României asupra Basarabiei.

E. Guvernul sovietic recunoaște suveranitatea Româ- niei asupra Basarabiei.

Am văzut mai sus că la început Uniunea Sovietică nu
vrea să țină seamă de voinea populației române din Basa-
rabia, dar cu timpul își schimbă părerea și prin semna-
rea următoarelor acte, recunoaște suveranitatea României
asupra Basarabiei.

a) La 4 Iulie 1933 se semnează la Londra între Uniu-
nea Sovietică, Jugoslavia, Cehoslovacia, România și Tur-
cia "Convenția asupra definiției agresiunii". În pream-
bulul convenției, statele contractante se obligă să-și ape-
re teritoriul și libera dezvoltare a instituțiilor lor", iar
pentru asigurarea și menținerea păcii, se asigură "tutu-
r popoarelor inviolabilitatea teritoriilor țărilor lor".

Conform celui stipulat, la 4 Iulie 1933 România era
putere suverană asupra Basarabiei, teritoriul României
cuprindea și Basarabia, iar România se obliga să ape-
re, iar Uniunea Sovietică garanta integritatea teritorială
a României.

Dar nu numai tratatul era clar, chiar ministrul de ex-
terne sovietic de la acea vreme, Litvinov declară public
la semnarea acordului: "Semnând această convenție, știu
prea bine că voi face cadou Basarabia".

În plus, înainte de semnarea convenției dela Londra, se
precizează printr-un raport politic, pentru a se înlătura
controversa în viitor că "prin teritoriul trebuie înțeles
alci, teritoriul asupra căruia un stat exercită de fapt auto-
ritatea sa".

b) În mod direct, Uniunea Sovietică, recunoaște suve-
ranitatea României asupra Basarabiei, în notele dela 9
Iunie 1934, prin care se reia legăturile diplomatice între
România și Uniunea Sovietică. În nota diplomatică trans-
misă României de către Uniunea Sovietică, aceasta din
urmă declară: "Guvernele țărilor noastre își garantează mu-
tual pînă și întregul respect al suveranității fiecăreia
din statele noastre și al libertății interne și în dezvoltarea
fiecăreia din ele, și în special a oricărei agitații, pro-
pagande și al oricărei fel de intervenție sau de sprijin al
acestora".

Mai clar nu se putea spune.

După semnarea celor două acte, toată lumea era de pă-
rere că Uniunea Sovietică a recunoscut suveranitatea Ro-
mâniei asupra Basarabiei. Nu numai românii, ci și oameni
politici europeni, și oamenii de știință de drept interna-
țional. Toate argumentele erau în favoarea României: po-
puția Basarabiei era formată dintr-o majoritate covârșito-
re de români, făcuse parte din Moldova, populația își
exprimase dorința, pe baza unui decret sovietic să fie li-
ber, să-și aleagă forma de guvernământ și chiar să se
desăpească de Rusia. Toate acestea erau necoțit de
bolșevici, care sustineau până la 9 Iulie 1933 că România
a ocupat un teritoriu sovietic. Dacă România n'ar avea drept
tut asupra Basarabiei, deocare aceasta n'a existat ca stat
în 1812, că România ar fi încrecat cu toate forțele ce-i stă
la dispoziție să "românească" populația Basarabiei, și alte
naștăli de felul acesta. Abaterile sovietice nu erau luate
în considerare de nimeni, nici de populație și nici de
oameni de știință.

Singurii care trămbăiau "nerozile rusești" erau "mem-
brii partidului comunist", și atunci, în anul 1924, ca și
astăzi. Se știe că pentru subordonarea comunistilor față
de o putere străină, partidul comunist român a fost inter-
zis în anul 1924. După acela el a activat în stătină, și-a
ținut congresele în stătină, iar conducerea lui era for-
mată din străini. Unii dintre ei nu ațiau nici măcar lim-
ba română... unii dintre ei vor veni chiar în tancuri...

Rusia Sovietică nu-și respectă angajamentele.

Ne reîntoarcm la mijlocul lui Iunie 1934. Rusia bolșe-
vică recunoaște alipirea Basarabiei la România, cu alte
cuvinte recunoaște suveranitatea României asupra Basa-

a fost ocupată de Rusia, care a cucerit și teritoriile din nordul Mării Negre de la turci. Din punct de vedere administrativ Basarabia n'a făcut parte din Ucraina. Guvernul țării interzicea numele populației, îl numea când rușii, când ruși mici, dar niciodată ucraineni. Singura apropiere dintre populația ucraineană și cea română este că aparțin aceleiași religii ortodoxe.

Prin limbă, tradiție, cultură locuitorii dintre Prut și Nistru nu au comun nimic cu statul ucrainean, din contră românii nu s'au îndreptat spre Kiev, ci spre Iași.

La 22 Ianuarie 1918 Ucraina se declară independentă și este recunoscută ca stat, chiar de guvernul central sovietic. La 26 Iunie 1918, parlamentul ucrainean Rada a aprobat hotărârea Statului Țării (unirea Basarabiei cu România la 27 Martie 1918) și a notat că frontiera dintre România și Ucraina se află pe Nistru.

După 1923 Ucraina este ocupată de Rusia sovietică și înglobată noului imperiu sovietic și fostului imperiu țarist. În acel moment Ucraina nu putea să transmită Uniunii Sovietice niciun drept asupra Basarabiei deoarece nu l'avea. Mai mult declarase că Basarabia face parte din România, iar frontiera dintre cele două țări se află pe Nistru.

Nimeni nu pricepe, de ce care ministrul de externe sovietic recurge la această mistificație, pretinzând un drept asupra Basarabiei din partea Ucrainei, pe care nu l-a avut niciodată, și deci nu l'avea putut transmite mai departe statului federal Uniunea Sovietică.

Autori sovietici înlocuiesc pretențiile ucraineniilor asupra Basarabiei.

Unul dintre noii istorici sovietici, A. M. Lazarev, scrie următoarele în legătură cu pretențiile ucraineniilor asupra Basarabiei: "Publicăm că în 1917-1918 asupra Basarabiei aveau pretenții nu numai România regală, dar și cercuri naționaliste burgheze din Ucraina. Prezentându-și revendicările asupra Basarabiei, burghezi naționaliști ucraineni se refereau la mențiunile din cronicile ruse, că în 969-971, oștile Rusiei Kievene (Ucrainei n. n.), în frunte cu cneazul Bratislav, începându-și marșul asupra Targigradului, au trecut prin teritoriul de sud al Basarabiei și că ceva mai mult pământurile Basarabiei au făcut parte din principatul Galiției". Istoricul ucrainean și se pare atât de stranie justificări pretențiilor ucrainene asupra Basarabiei prin cronici istorice dubioase, încât continuă: "Înșă chiar și autenticitatea acestor fapte istorice ca atare nu a putut constitui o bază pentru revendicările Radei asupra Basarabiei. Autorii conchiesc: "... Dacă respectăm un asemenea principiu al "dobândirii de teritorii după vechime" atunci orice armăș ai cuceririlor păstrează timp de milenii "dreptul" de stăpânire asupra pământurilor pe care cândva străbunii le-au trecut prin foc și sabie". A. M. Lazarev apără drepturile Moldovei asupra Basarabiei și chiar mai mult, el polemizează cu doi lideri ucraineni — M. Grușevski și S. Rudnički — care susțineau, ca și Rada ucraineană, că majoritatea populației ar fi fost formată din ucraineni, că teritoriul național al poporului moldovenesc ar fi "străvechii teritorii ucrainene iar că "moldovenii nu ar fi decât "chiragiile vremeliei" (pg. 121). Dar Lazarev continuă, ci anume înlocuiește cu încrederea președintelui Radei Generalul, Mihail Grușevski, de a demonstra în genul acesta aceste lucruri. La 20 Aprilie 1918 că "de-a lungul întregii sale istorii Basarabia n'a aparținut niciodată Moldovei, iar moldovenii din Basarabia nu sunt altceva decât o minoritate etnică. (pg. 122) (N.M. am văzut mai sus că până la urmă Rada ucraineană a recunoscut realitatea istorică și n'a mai pus problema Basarabiei, șovind-o rezolvată).

Pentru c.

Mai sus am văzut că nota sovietică din 26 Iunie 1940 este înfățișată pe falșuri: în Basarabia, nu locuiesc ca populație majoritară ucrainenii, românii, ci că Basarabia n'a făcut niciodată parte din Ucraina, ci a fost cucerită, dacă n'a făcut parte din Ucraina, România nu putea să rupă unitatea "seculară" a Ucrainei.

Molotov este deșis și de măsurile administrative luate de Uniunea Sovietică după anexarea Basarabiei. În loc să se facă reunificarea cu Ucraina se întâmplă altceva. Majoritatea teritoriului basarabean se unește cu un mic teritoriu de pe malul stâng al Nistrului și această unitate administrativă este declarată republică uniunilor, și anume Republica Sovietică Socialistă Moldovenescă. Partea de sud și de nord a Basarabiei este detașată și anexată Ucrainei, deci acolo locuiau mai mulți români decât ucrainenii, o măsură abia în guvernul ucrainean, care în elaborarea legii de destrămarea Basarabiei, conștient că n'a avut parte niciun reprezentant al Basarabiei, elaborarea legii

a fost făcută cu deputați străini interesele populației române din Basarabia. Este normal să se puna întrebarea: ce interese poate avea un rus, un georgian, un kazakstanez, în privința durerilor și năduștelor românilor din Basarabia, a căror limbă și ale căror obiceiuri nu le cunosc și nici nu le înțeleg?

Si în concluzie?

Uniunea Sovietică se aranjase cu Germania într'un tratat secret să anexeze Basarabia. Mai mult înainte de înmănarea ultimatumului în noaptea de 26/27 Iunie, mai întâi se asigură de asentimentul Germaniei, și numai după acela amenință România cu războiul. Din această cauză nu se obosese să motiveze ultimatumul, ci se mulțumește să pună ceva pe hârtie, așa numai că să impresoane opinia publică internațională, care și așa nu cunoaște problema.

Românii din cîndea de Nistru.

Am văzut mai sus că Ucraina n'a avut niciodată suveranitate asupra Basarabiei — mai precis Basarabia n'a făcut parte niciodată din Ucraina. În schimb ținutul de peste Nistru, și anume dintre Nistru și Bug a făcut parte din principatul român Moldova. Mai întâi turcii au înscădat în anul 1679 pe domnitorul român Duce Gheorghe și-a administrat ținutul dintre Nistru și Bug. Domnitorul și-a clădit o reședință în orașul Balta. În anul 1740 chiar rușii, au recunoscut prin comisarul Ivan Nepiliev, mai precis la 12 Ianuarie, au recunoscut suveranitatea Moldovei asupra ținutului până la Bug. (Vesii Document nr 74 Biblioteca Academiei Române). Acest tratat constată o stare de fapt, dincolo de Nistru locuiesc românii. Și astăzi există aște și orașe cu nume românești. În Odessa există un cartier care poartă numele de "Moldoveanca", iar hinterlandul Odesei este locuit de români. În anul 1791 existau între Nistru și Bug 49 de sate moldovenești și numai 18 străine. Colonizarea și demnaționalizarea ținutului a început abia la 1792, când Rusia și-a mutat frontiera pe Nistru.

Vișul populației de origine românească era să formeze un stat național. Împrejurările din 1918 n'au permis formarea unui stat național, dar sovieticii au ținut cont de dorința populației și în la 12 Octombrie 1924 au înființat pe teritoriul Ucrainei, o "Republică Moldovenescă" cu capitala la Balta (oraș românească). Scopul înființării acestei republici, nu era să servească interesului populației românești din ținut, ci în scop de propagandă. La Tiraspol (alt oraș românesc) se înființase un post de radio, care transmitea în limba română, încredințat a face cunoștință beneficiarilor comunistului, cu scopul de a produce în Basarabia mișcări revoluționare. Singurii ascultători erau puțini membri ai partidului comunist român, care primeau indicații de luptă, cifrate. Acestei republici nu i se alegează județele cu majoritatea absolută de români, ci a fost în așa fel construită încât "moldovenii" să fie minoritari în republica lor. În 1934 republica se întindea pe o suprafață de 8434 km². Cu timpul a fost mereu "micșorată", iar acum, din foșta republică n'a rămas decât câteva localități din hinterlandul orașului Tiraspol. Cu această scamatorie, Uniunea Sovietică a acuzat România că-a distrus unitatea Moldovei. De altfel Rusia a mai recurs și la o altă scamatorie. De ani de zile tâmbiește în toată lumea știrea că în Basarabia ar locui un popor moldovenesc, că acesta ar vorbi o limbă proprie, și că n'ar avea nimic cu limba și cu poporul român. Între cele două războaie Rusia a acuzat România că duce în Basarabia o campanie de "românizare" basarabenilor.

În decursul istoriei Rusia s'a pretat la multe falșificări. După pacea de la Paris, 1856, Rusia trebuia să cedeze România, o parte din sudul Basarabiei, până la o localitate cu numele de Bolgrad. Ce face "mareș și afânta Rusia"? Inventează peste noapte un oraș pe Dunare cu numele de Bolgrad. Noroc că delegatul francez a descoperit la timp falșificarea Rusiei.

Rusia minte întreaga lume la 26 Iunie 1940 că în Basarabia, majoritatea populației o formează ucrainenii, și că Basarabia a făcut parte integrată din Ucraina, și că România a distrus unitatea seculară a Ucrainei. Minciuni care nu prind!

Ministrul de externe Molotov declară în Aprilie 1944 că nu se gândește să schimbe ordinea internă a României! Și ce n'a întâmpilat câteva luni de zile mai târziu! La București apare fostul procuror general Vistiachi și forșează pe rege să instaleze un guvern după o listă făcută la Moscova!

Lupia pentru Basarabia.

În 1941 Încercarea de a readuce Basarabia Bucovina și regiunea Hertza în sânul familiei românești, după cum se știe a eșuat! Nu numai că a eșuat acțiunea de eliberare, dar neamul întreg a intrat în închisoare, într-o închisoare de

unde nimeni nu știe când și cum va ieși. Poporul român nu l'are poate reproșa nimic!

Ei a înțeles primejdia cel-pășea din răzăr. A încercat să evite dar forțe în care unul dintre polițienii români își pusese speranțe, în timp ce soldatul român mușca din pământ rusesc, acele forțe în slujbe străine, majoritatea lor mobilizată la partea sedentară, culegea "informații" și le transmitea "aliatilor firești". De acolo se retransmiteau la Moscova! Situația țării a fost peetuită în alte țări. Amintesc înțelegerea deonorabilă între Churchill și Stalin. Ambii împărțeau Europa de răzăr în procente. România trebuia să cadă 90 procente sub influența rusească și 10 procente sub influența engleză.

Stalin n'a mai ținut seamă de convenție și a pus mâna pe toată suia!

Neamul românesc sub surghin.

La ora actuală neamul românesc stă sub aceiași formă de stat, sub aceiași orânduire economică, dar împărțit în două state. O parte, locuitorii din Basarabia, Bucovina și regiunea Hertza sunt puși la cel mai mare proces de demnaționalizare și o exploatare economică necunoscută în istorie. A doua parte, cei din România, numită Republica Socialistă România sunt și ei supuși, unui proces de distrugere totală. Legi străine, obiceiuri străine, administrație străină sunt introduse în locuri "legii pământului". Morala și religia creștină, două forțe care ne-au ajutat să supraviețuim în timpul fostelor năvăliri barbare, sunt înlocuite cu o "morală socialistă" o nouă religie care n'înțelege nimeni și nimeni nu știe ce înseamnă. De ară că nu s'au furate numai bogățiile solului, ci și munca poporului. Turcii au cerut tribut. Pentru tribut ne-au apărut granițele, dar nu ne-au distrus flința națională. Astăzi rușii ne atacă pe două fronturi: exploatează materialul și distrugere spirituală. Și ultima este cea mai periculoasă. Pentru însemnătate ei, vă citez un caz istoric. Ryad-Smigly, ultimul președinte al Poloniei și-a motivat refuzul Poloniei de a da "drept de trecere trupelor sovietice peste Polonia în felul următor: "Cu germanii ne pierdem libertatea, cu rușii ne vom pierde sufletul". Și la suflet ținea mareașul polonez. Și căă dreptate avea. La ora actuală și Polonia și România sunt pe cale de a-și pierde sufletul! Sunt pe cel! Dacă rușii vor mai avea timp, situația românilor din România va fi aceea ca a românilor din Basarabia și Bucovina. Rusia, va susține că a eliberează poporul român. Examinez. În anul 1964 a fost publicat, de un om de știință sovietic un plan care împărțea România în unități economice. Le atasea când în Rusia, când în Bulgaria! L-aș ghitic, se numea planul Valei! Știu cum s'au scuzat rușii când cei din România au aflat de celebrul plan! Ideile unui om de știință. Ideile se respectă într'un stat democratic!

Dar care este realitatea?

Constituția actuală a României, în art. 14, dă posibilitatea "Marelui Adunări Naționale" să hotărască "unanim", unirea și încadrarea în marele imperiu rusesc, închisoarea popoarelor, ce poartă numele pompos de Uniunea Republicilor Sovietice Socialiste! Pe vremuri, planul Valei a fost criticat la București! Dar în prezent? Pe Prut se construiesc unități economice româno-sovietice iar pe Dunăre se construiesc unități "româno-bulgare", așa cum se vedeau în anul 1964 în combatul planului Vale. Să sperăm că Rusia nu și-a putut realiza planurile...

Drepturile etnice ale României asupra Basarabiei.

a) Dreptul internațional.

1. Populația Basarabiei și-a exprimat dorința la 27 Martie 1918 să reintre în comunitatea românească de unde a fost ruptă în anul 1812. Karl Marx: Ideii și profesorul actualilor Ruși susține că Basarabia este românească, iar al doilea corifeu comunist Fr. Engels este de părere că Rusia a comis un act de agresiune în 1812.

2. Uniunea Sovietică și-a înșușit un teritoriu prin cășcarea principiilor de drept internațional. Conform art. 93 al Convenției asupra tratatelor internaționale din 23.8.1909, de la Viena, sunt declarate nule și fără valoare toate tratatele internaționale care sunt încheiate prin violarea unui principiu de drept internațional recunoscut (aici este vorba de dreptul de autodeterminare și întrebuințarea forței (amenajarea cu războiul) prin nota ultimativă din 26 Iunie 1940).

3. Guvernul român, care a ratificat la 23 August 1947 tratatul de pace de la Paris (10 Februarie 1947) n'a avut mandat din partea poporului român. Guvernul de atunci a fost emanatia puterii de ocupație sovietice. În momentul când poporul român va fi liber va cere revizuirea tuturor tratatelor încheiate de acest guvern care nu reprezintă voința națională.

b) Declarațiile oamenilor politici.

1. Pentru Nichita Hrușciov problema Basarabiei l'prezintă neliniște. Cu ocazia unui miting al lucrătorilor din Leipzig la 7 Martie 1969 face o declarație, în care afirmă: "Printre locuitorii României se găsește și oameni din acela care cred că Moldova (s'a referit la Basarabia) constituie o parte din România".

2. Mac-Therurgie declară la 10 Iulie 1964 în fața unui grup de jurnaliști japonezi că: "Spățul pe care-l ocupă Uniunea Sovietică este prea mare... se ocupă un număr mare de teritorii străine, printre care și Basarabia și Bucovina, care au fost anexate de la România".

3. Presa internațională a debătut în nenumărate rânduri problema Basarabiei, întotdeauna în favoarea României. Cu alte cuvinte opinia publică mondială consideră Basarabia ca un ținut ocupat ilegal de Uniunea Sovietică.

4. Părerea de mai sus a fost și este îndreptățită prin faptul că prin anul 1980 populația Basarabiei s'a revoltat cu armele în mână contra ocupanților. (Vesii știri corporatiste de agenția Reuters la 2 Mai 1977 transmisă din Moscova, basată pe declarațiile fostului locuitor al KGB-ului, Semion Zviguin). În legătură cu rezistența populației române din Moldova trebuie amintit și reportajul transmis de Radio-Peking intitulat "Revoluția sovietică înfrântă puternică rezistență în Moldova. (Vesii "Free Romanian-Press, London, nr. 33 din 19 Sept. 1976).

5. Cât de gubredă și de neșgură este poziția sovietică față de problema basarabenă mai reușită și din faptul că Uniunea Sovietică, caută prin orice cale și utilizând cele mai mari eforturi să dovedească strălucită că în Basarabia locuiesc "MODOVENII" și nu "ROMANII", că accepta ar fi un popor de sine stătător și nu sunt români! Așadar în cel puțin două din aceste eforturi nu vor aduce beneficii. Opinia publică mondială este lumurită, și nu va cade în capcana unei noi imposturi și minciunii rusești.

Nota.

Acest articol este o completare a unei conferințe ținute de autor în cadrul cercului cultural INDEPENDENȚA din Köln în ziua de 24.8.1977. Pentru articolul de față au fost folosite următoarele lucrări:

- General Platon Chirnoagă: *Istoria politică și militară a războaielor României contra Rusiei sovietice*, Ed. Carpathi, 1965.
- Grigore Gafencu: *Vorstellung zum Krieg im Osten*, Zurich, 1944.
- Michel Sturdza: *The Suicide of Europe*, Belmont, Massachusetts, 1968.
- Alexandru Suga: a) *Die völkerrechtliche Lage Bessarabiens in der geschichtlichen Entwicklung des Landes*, Teak de doctorat, Bon, 1958.
- b) *L'ultimatum soviétique au sujet de la Bessarabie du 26 juin 1940 et les droits de l'Union Sovietique*, Paris, 1968.
- c) *Știință și polemici. Istoricul ruși falșificatori ai istoriei*, (Extras din Buletinul Bibliotecii Române, Freiburg, 1976).
- d) *La Republique Souvietique Moldave*, în "Aspecta des relations sovietico-roumaines", Paris, 1971.
- e) *Basarabia*, în manuscris.

STIREA CU ICOANE SI APE

de Michael SILVESTRI

Bucovina, ca o streasină la inima țării, Vine ploaia istorică peste câmpiile transilvane, Peste turia bisericilor moldovenești, Ca un exod pe deasupra frunțurilor inexistente, Un golf unde, asemeni curenților submarini, gândul se revărășe cu spuma imagină la visului, Icoana cu dealuri și cu întins orizont albastru, atât de pur încât vezi ingerii fremătând acolo, departe, în limba înțeleasă cu sângele deși încă neaușit, Vedem păsări uriașe cum se așează peste cuiburi și într-o clipă imposibil de numit, Ingerul, el, pășea către noi, aducându-ne în palme apa în afântă, Buna vestire.

POEME

de Ion TOLESCU

SI SINGUR STAND IN RUGA DOMNITORUL...

— „Ci, Doamne'n semn că'n Tine mi-l comoara
de pururi filtoare strălucire,
Io, ce pre nume Mirocea mi aice țara,
Ti-am cîntorit aiașă mănăstire;

că'n iupță mi-ai fost stălp și-ajutorință
s'ajung sub voia Ta întemelat,
mi-l Oltul marior cătă nevointă
să'ndur până la Tine mi-ai fost dat.

Moșneag ce sânt, în mine simt stejarul,
ci, Doamne, fili alăvit că sânt așa;
mi-l neamul mic dar știe'ntr'eg hotarul
că port în mine rădăcina Ta.

Urmași mei, lucrări plăcute Tie,
Că măine'n calea lumii Te vor scoate,
te-ajută, Doamne, gândul tău le fie
ogorul Tău cu roade luminate.

Astfel în cripta Coșiei, Prea Sfinte,
mi-am zidărit acj spre Tine chela,
că neșchimbă afiatu-mi-am în minte
credința-mi ne'ndoită... Si deaceia

dă-mi, Doamne zisua Ta cea ne'nserată
și Duhul Tău în vecl nevestejiți,
să-mi fie fapta'n țară fără pată
și cugetul în Tine prea smerit...
—
Si singur stănd în rugă domnitorul,
își depăna la mîleul nopții viul...
În străul lui se'ngemăna covorul
ce'n purpură'mbracase paraclisul.

Un steag în lăngă el ținea veghere
și Jar la mîini îl tremura'n găteli...
Parcă vorbea sub tainica țecere,
că sfinții lăscultau din sugrăveli.

ION TOLESCU
1977

CÂND PLANSE CODRUL

Când planse codrul cruntei Transilvanii
Poet'n vierul lui i-a dat cuvânt
Si-aga strigară'n tainice țărani
Si strigă astăzi morții din mormânt.
Noi vrem pămînt!

Al morții vânt cu mîna lui halna
Copiit tăi că-ți amulse dela sîn.
Așa strigi tu, o, dulce Bucovina,
Cu codrul tău, ce-l trupul nostru frînt,
Noi vrem pămînt!

Si strigă codrul blîndei Basarabii
Pe Nistru-l ou celăile'n surghiu...
Si Pindul cel ce l-au răpus sătrapi...
Si Dobrogea lui Mirocea cel Bătrîn,
Noi vrem pămînt!

Așa strigăm, când plîngi tu, Românie,
Intermitații filii tăi... și când
Ași toată țara-și enut și tobăgie
Se-aude frunza'n codru fremătînd,
Noi vrem pămînt!

TRECE MOISA AL VADANEI

Fragmente de roman de Nicolae NOVAC



MOISA al Vădanei se născuse la trei luni după ce soasia în sat vestea că tatăl său murise pe front, "pentru Țară, Neam și Regu", cum spusese primarul, Ion Măroș, în cuvîntarea ce ținuse la desvelirea Monumentului Eroilor ridicat în mijlocul satului, la sece ani după terminarea războiului, când satul își cîntă "cum se cade și cum se cuvine" (tot vorbele primarului), "Eroii săi".

Malcăsa îl boleasa Moisa, căci se luate cu talcă-său din dragoste, nu pentru avere, cum făcuseră alții în sat, și ținea mult ca prin el, numele lui talcă-său și al Dolnașilor să se perpetueze. Dar, cum în sat mai erau încă mulți alți Moși, conform zăconului și pentru o identificare mai precisă, Moisa Dolnașu intrase în gura satului cu numele de Moisa al Vădanei.

Încă din fașe, malcăsa, rămasă văduvă, își revărsase asupra lui toată dragostea ce-o nutrise pentru talcă-su. Când leșea cu el în uliță, atînd pe scaunul dela poartă, seara, îl arăta cu mîndrie vecinilor, spunînd: — El seamănă lui talcă-sui E Moisa al meu în carne și oase.

Taman așa, spuneau vecinii. Apoi adăugau: "Să l-ai dat lu Moș Mitru să-l învețe meșteșugul fluerului, c'ar fi păcat să nu știe cînta din fluer. Că vezi, tu, Marie, se zice că numele lor dela fluer îl se trage. Mulți flueriști au fost în satul nost', dar, ca Moș Mitru, bunicu-su și ca Moisa al tău, mai rar. Aștia au, din neam în neam, doina, în sânge. Se nasc cu ea, și mor cu ea. Ca privilegii, învață cîntecul încă din gînce.

La serbarea dăvelilor monumentului eroilor din sat, Moisa Dolnașu, în costum național cîntat de bunică-sa chiar în anul morții ei, peste care primarul îi pusese în diagonală un triclor românesc pe care primărea Virtutea Militară a lui talcă-său, stătea tîntoc între malcăsa și bunicul său abilit de vreme și necasuri, dar încă roși în obraz ca un măr de mîsăncă. La brau, malcăsa îl împlinea fluerul lui talcă-su, că, zicea ea, "să fie și el săracu de față cînd îl desvălesc monumentu". Pentru ea, monumentul din mijlocul satului, era al lui, a lui Moisa al ei, de și pe placa de marmură, sub cască militară înconjurată de frunze de stejar, mai erau așiate și surite, încă 24 de nume. Maria Dolnașu, adoptase însă monumentul ca el ei. În fiecare Sămbătă stropia și mătura de jur împrejur și înlocuia chita vegică de busuloc, cu alta proaspătă. Fusese și patru muscate: două de-o parte și două de cealaltă a busulocului. Două roși la margini și două albe lănga ele, în vase de lut amăluite și înflorate pe care ea le cumpărase dela un olar ce trecea vara prin satul dela marginea Dunării, acuma între dealuri ca un pul de pituile în culbul său. Moisa, venea și el cu malcăsa, în fiecare Sămbătă și-o ajuta la curățit, cîrînd gunoii și aruncîndu-l în șanțul depe marginea șoselei. Ori unde ar fi fost, la joacă cu alți copii de seama lui, sau la acaldă, de și n'avea ceas și nici nu ția încă elu timpul după noare, cînd se apropiau orele cînta spre seară, știa și se îndrepta în grabă spre casă.

— Un 'te duci, îl întrebau ceilalți copii.
— Mă duc cu muma, la talcă...
— Ce ai proști mă, că tu n'ai tată, spuneau ei.
— Ba am, răspundea el cu siguranță în glas, ca și cînd, eu adevărat ar fi avut.
— Păi, dacă ai, unde-i, că noi nu l-am văzut niciodată?
— I-acolo, la monument.

Și pleca. Nimic în lume nu l-ar fi oprit dela această mică bucurie a lui de copil: înlăturarea cu talcă-său pe care nu-l văzuse nici el niciodată, dar știa că-i acolo, prezent, căci, de fiecare dată, o auzea pe malcăsa atînd de vorbă cu el, spunîndu-l tot ce se petrecuse peste săptămîna în sat cum stău gîndite, cînea și iși mîna și îngrădă sau mîrlat și terminînd întotdeauna cu cuvîntele calde pe care numai doul îndrăgostiți și le spun în cele mai intime momente din viața lor.

Așa a crescut Moisa al Vădanei: între dragostea mamei și monumentul eroilor din mijlocul satului. Și din ce creștea și înainta în vîrstă, din ce malcăsa spunea tot mai mult, oricui ar fi stat a-o asculte, că el îl seamănă lui

talcă-său, că-i Moisa al ei, care, neavînd parte de viață, crește acum în copilul lui. Și, Moșul, bunicul său, era mîndru de el, cînd îl punea pe gunoichi și zicea:

— El, ce mic nepoate, azi morgem mai departe cu fluerul!

Și-l arăta cum să ție fluerul lipit de buze, cum să sufle în el și cum să-și poarte degetele, tremurîndu-le pe gîndele fluerului ca să scoată "tonu".

— Văzuți-l tu cum tremură gusa pîrărelelor cînd cîntă'n pom?

— Văzuți, răspundea el scurt.

— Așa, nepoate, așa. Tonu' nu se scoate din țeava asta dacă-ți porți peste ea degetele moarte. Trebuie să le dai viață. Oa, vezi tu, Dumneșeu a dat pasărilor gusa, iar nouă oamenilor, degetele. Și cu degetele astea, noi împlinim minunea pe care păărele o împlinesc cu gusa. Înțelegeți tu ce vreau să-ți spun eu?

— Înțeleg, Moșule! Așa-i apunea: Moșul, nu bunicul.

— Atunci, hai să vedem cum m'ai înțeles. Ia-o după mine.

Își ducrau fluerile la buze, privindu-se în negrul ochilor. Moș Mitru o lua înaintea, și el, îl urma. Și se mira moșneagul de lujăla cu care nepotul prindea înțelesul "tonului".

— Al "talant"! Îl spunea el mîndru cînd terminau. O să-l întrec pe tată-...

Și copilul se bucura de bucuria bătrînelui.

Cînd a terminat patru clase primare, premiant întâi cu cununa, Moș Mitru i-a pus mîna pe umăr în timp ce se îndreptau spre casă și i-a zis:

— Mare cinste ai făcut neamului nostru astăzi, nepoate. Păcat că nu-i și tată-ai aici, să te vadă cum treci cu cununa prin sat. Dar, ce să-i faci, așa a fost să fie. Așa a vrut Dumnezeu.

La auzul acestor cuvinte, malcăsa, care mergea cu altele femei mai la urmă, începu să plîngă. Moș Mitru se opri încurtat, se întoarse spre ea și-i spuse:

— Ce te scîlțosești muliere... Copilul îți face cinste și omenie și tu, în loc să te bucuri, îți plîși ochii... Tacă-ți gura, că stua de azi nu-i și de bocit el ai de bucurie. Am vorbit cu domnu' director și-l face acte să meargă la toamnă la gimnasiu la Borovici, cu bură ca "primu întâi" din clasă și orfan de război, că doară, nu de florile cucului i-au dat lui talcă-său Virtutea Militară.

Nu mai după ce-i văzase inima în galop, Moș Mitru își dădu seama că greșise spunîndu-le ceea ce el lucrase pe ascuns și cu mîgăla de săptămîni de sila, cu directorul școlii primare din sat, pentru nepotul lui. Simțise seacă, nu numai din spaima ce elise acum în ochii norei sale, dar și în tremurul ce scuturase trupul nepotului.

O făcui... Uite, imi pare rău... Guu, ar fi trebuit să v'o spun mai pe'ndelete, dar, măs lău gura pe dinainte, umplea-o-az pămîntul, că nu știe cînd să vorbească și cînd să tacă.

Apoi ea tresăl dintr'un via, roști gîndul ce-i trecuse prin minte.

— Morgem să vedem ce zice și tată-ai, nepoate.

Se îndreptară cîtuși trei spre monument.

Din ochii mamei, curgeau lacrimi tăcute.

Cînd ajunseră, se opriră în fața monumentului. Bătrînul își decoperi capul și-și duse căbătul la inimă. Apoi cu voce blîndă și tremurată, spuse:

— Moisa, copilul tău al tău, nepotul meu, pe care-l cheamă tot Moisa ca și pe tine, ția flectit și el neamul nostru mare fală satul... Uita-te la el, Moisa dragă de acolo de unde ești... Venei cununa de pe cap?... O vești... Imi spune mie inima o' vești... Spune-i tu lui ce să facă că eu, încă, mi-oi ție de-acum gura închisă și n'oi mai spune nimic. Dacă el vrea s'ajungă plecurarul sau purcarul satului, cu toată mintea ce l-a dat-o Dumnezeu, că pîndînt mult, ca să fie stălpîn, tu și, n'avea, treaba lu Pogonul ce-l va cînta și omenia la din război și cele cîteva table de pămînt ce l-or rămîne dela mine cînd o veni și eu la tine, nu l-ar ține toată viața în de roame, nici de cald. Da eu, cu mintea mea proastă, tot sîc c'ar fi mai bine să meargă la gimnasiu la Borovici și să fie primul din neamul nostru, domn în cîntărie, sau dascăl, sau notar, sau popă, nici la noi în sat. Tu, Moisa, învață-l cum crezi mai bine, că-i copilul tău, mie numai

de George BALDOVIN

Alții, prigoniți în Basarabia (usură calea benelux) și stabilită în "Regat" (Valahia, unde au dus cu ei o ligență neliniștită și un spirit curat, mereu vindicând căci proveneau dintr-un mediu politicte nesigur. A Russo era basarabean și studiase în Eivetta, după ce lui Victor Cousin. Înă găsă adevărata realizare ca a lui numai în Moldova. Cunoștea polemică asupra pnatăii "Cântărilor României" (teine a scrie-o; Balcecu Russo, accepta sunt termenii) nu-și era, în fapt obiect. Acea visare epopeică despre țara originară, acea pie în fresco despre poporul plecat în benelux care își aștepte despre țara natală rămasă departe-nu pot veni spiritul unui român din Valahia, cum era Balcecu. Cu Russo era un basarabean, așadar un român deasă nat de o latorie arbitrară. În această "Cântăres maniel" cu tablourile ei teribile și vindicative este doctos producția lui. Înăși B. P. Hasdeu își găsește mai în Principate deși A. Hădeu, scriitor în române în rusă, fusese fără greutăți un literat în două limbi

6) ar putea zice că "literatura basarabească" ar fi p

În timp ce Moș Mitru "vota cu țorșă" pe malul rî-
cui curgea prin mijlocul satului și îl trecea prin fața
lui Dima, nepotul său, Măică al Văldan, se căznea
cîntîc din fluier dolna cloboanului care și-a pierdut oile,
poți omfii cu cîntec moșneagului suta ce i-o promi-
tă. Căci așa a fost de cînd e lumea, vîrli cu vîrli și morți
și vii, așa poartă sechela nimeni și nimic.

CHANGES IN CIRCULATING

A cântat, în zisua aceea, Moș Mitru, din Flueru-l mecat, doina clobanului când și-a pierdut oile, așa n-și aminea c'o măi fi cântat vrednăți. Și nepotul, prins "tonu", dar nu așa cum trebuia și nu după în bătrânul. Când a vârut înăd, din capul grădinei, lui îndreptându-se spre casa lui Dima, n'a mai putut răi și-l zise nepotului:

— Ei, învâltăți tu ceva astăzi, dar nu ca să-mi jeli a. Da eu, tot și-o dau, c'o s'o mai dregem noi pe let-colo.

— "Nuntă pe dracu" îi răspunde cineva... "Ia, trece Moșă al Vădanei cu Moșu-su și cu mămă-sa, dăvind din Căluț!... Ce ești surdă?... N' auzi?..."

— Dracu mai aște... Nebunii de frate-en, Văaște, s'a lusa
te arag cu'n cărbun din Staler cari cum li-i obicei
insule de a stăpănă cară d'acuma poartă a tulă

Înaltine de-a s'nt'ntorce acasă s'opresc pentru o buclă
birt la Ogrin, pe scama curvestinei lui Ogrin, aia s'a
care-s' făcut un copil de fată. Cineva i-a dus vetea
Pavel şi el, pliza rea, şi-a lăsat nevasta şi copiii în pu
şi-a alergat să-şi scape fratele de băiete, auzind că el sur
saze şi el e singur şi beat. Da nebunur, când l-a văzut
intrând pe frate-su pe un băieţu birt, a prins coraj şi s'a n
pusit asupra stălerenţilor. Pavel, s'a băgat între ei cu
acotă. Atunci, cînd, noul din stălerenţi ar fi scos cu

LA GRANDE THRACE

par Prof. Alex. BOLDUR

LIAISONS INTERZONALES

Une grande importance présente les liaisons interzonales. Les quatre cartes pour ces liaisons démontrent l'unité du territoire examiné par nous.

La première carte commence avec la localité Volodava, qui a des correspondants dans la zone 2 — Cnidava et Mlodava et descend dans la zone 4 du Danube supérieur, où nous avons Vidava, Liodava et Chioava, ensuite Olceadave (Olceadava), deux fois.

Toujours dans la même carte nous avons les liaisons pour le radical bus. Le radical, si important pour le caractère de Thrae a du territoire examiné par nous bus, commence dans la zone 1 avec Busovno et Busc et passe directement dans la zone 4, où nous avons Buzantai et, dans la 3-ème, où nous avons Busmca, Buzovca, Buzilova.

Suit le radical bus : dans la zone 1, nous avons Budki et Buteni, dans la zone 2 — Bntci, Butia et Butovets ; dans la zone 3 — Budki et Butki et dans la zone 4 — Butovca, Budei, Budesti et Budaki.

Pour le radical buc, bor, byc : dans la zone 1 — Bucacvisti et Bicoza ; dans la zone 3 — Bycovca Bucovo et Buki (2 fois).

La carte no. 2 prévoit des liaisons pour les radicals sep, sur sar (sars), bes (bes), cos (cos).

La liaison pour sep commence dans la zone — avec Chepol et Chepetovca et se termine dans la zone 4 — avec Chepenits (localité de la culture Cucuteni-Tripolie).

Pour sar, nous trouvons dans la zone 1 — Saraki ; dans la zone 2 — Sarny ; dans la zone 4 — Sarata (3 fois), et Sarateni.

Pour sur, nous avons la liaison entre les zones 4 — Zorovno et la zone 3 — où se trouve Zorovca et Zaravicea.

Le radical bes (bes) est représenté avec insistance dans la zone 4 : Beseni, Becheni, Bezeni et Bexina. La provenance est de la nomination de la tribu de Thrae : bes-si.

Très productif a été le radical cos (cos). Dans la zone 1 — nous avons Cosov, dans la zone 3 — Corin ; dans la zone 4 — Cosesti, Cosmeni (2 fois), Costesti en Costuleni.

LITERATURA BASARABEANA

Înă bază prozel basarabene e literatura memorialistică și aceea științifică ca un pigment artistic valabil. Când nu e memorialist ca Zamfir Arbore care a suportat temnița grea, prozatorul basarabean este un colecționar fin boler cu mâini fragile gen Odobescu și scotocitor de manuscrise vechi, de hrisoave care să arate puterea românească și subștanța pe teritoriul cotoșit ca D. C. Moruzi ("Pribegi în țară răpită", "Rușii și Românii", "Întrăinații").

Înă felul întregii literaturi din Basarabia românească e de a da țării mume un cuvânt de salut și de a confirma istoriei rezistența românească și țării unui neam înaintea opresiunii unui imperiu înșus până în ziua de azi : "Vă trimt urări de bine din partea Basarabienei, Alexandru Hădeu de peste frontieră-pentru care sunt acum și pline de înscăunare viitoarele desine ale României-Unite, patriamă, primii aceste urări ale mele ca un glas sufleteșc al unui frate, pentru că eu sunt trup din acelaș trup din care sunteți plămădiți voi, și în vinele mele curge acelaș sânge românesc care curge în vinele voastre".

Nici astăzi dealtfel, și mai mult decât altădată, aceste vorbe nu și-au pierdut actualitatea.

La carte no. 3 montre les liaisons pour les radicaux : ber (bere, bereng, beres), ris et sar.

Le premier commence avec la zone 1 — avec Beres-

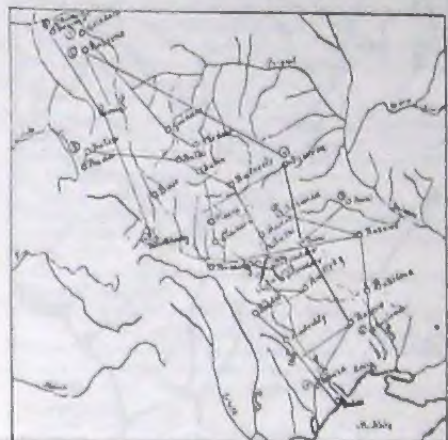


Fig. 1. Les liaisons interzonales pour les radicaux : ber, ris, sar.

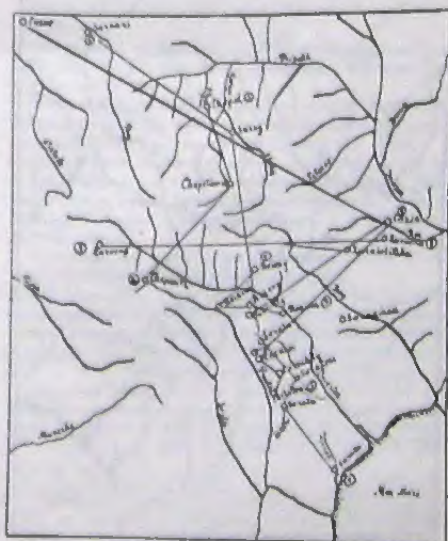


Fig. 2. Les liaisons interzonales pour les radicaux : sep, sur, sar, sars, bes, bes, cos, cos.

bilit în Basarabia. Numai cei primi ani de dominație rusă în Basarabia nu pot fi comparabili cu deceniile grele următoare. Între intelectuali din cele două părți ale Prutului, raporturile erau foarte naturale în acea vreme. La 1821, de frica Eteriei, se refugiaseră în Basarabia Alecu Beldiman și Conachi, familiile Hrisoverghi, Negri, Costache Negruzi cu toți al săi. Tot atunci cunoscu și Constantin Stamatii "cavaler" basarabean și scriitor român pe Al. Hădeu și pe A. S. Pugkin, cu care se împrieteni. Așii circulau fără greutate încoace și încolo, ba se și încheiau căsătorii între progenituri de familii boierești din stânga și din dreapta Prutului. Existau câțiva boleri, rezidenți în Moldova care țineau pământuri în Basarabia, alții rămăși pe teritoriul ocupat, cu moșteniri în Principate sau în Bucovina.

Basarabia nu fusese totuși activită din primii ani sub cîrmă țaristă : fusese însă în urma unui tratat post belic și siguranța posesiunii ei nu era prea mare. Limba românească era liberă și actele de cancelarie și dosarele județelor mărginașe se făceau în românește din moment ce Constantin Stamatii primea cu sarcină să traducă la Chișinău actele românești în rusa oficială.

În al doilea rând, între literații ruși și români se așezau o prietenie statornică. Unele din familiile moldovenești se refugiaseră în Basarabia, la acea dată încă un soi de porto-franco. Nu întâmplător și țarul o considera ca pe un satelit la distanță planetară de centru căci spre a-l surghiuni la 1821 pe Pugkin avea de ales între Siberia și Basarabia. Po o minănată perioadă, de a aproape un deceniu, care se spulberă lute în cele patru vânturi ca și când n'ar fi fost niciodată, suflată de o istorie uneori mai favorabilă marilor dictaturi decât adevărului.

Sar aice ca literatura românească începu să-și piardă din valoare călă tineretului românesc învăța în școli străine și începu să prefere cultura "oficială" decât pe aceea rămasă în tradiție. Totuși nu era așa, căci tinerii cu simțământ adânc românesc ori rămăneau în țară spre a rezista infiltrației slave ori se repatriau în țara-mamă. La început mai mulți "fugați", apoi cu vremea din ce în ce mai numeroși membri în această rezistență mută, în acest "vagaș" cultural.

Un Teodor Vărnăv, basarabean după mamă, stătea până la majorat în Basarabia, după care colindă țările române, ba trece și prin Sibia. În schimb, I. Hăncu, gramatic deosebit de scriitor și C. Negruzi în "Scrisoare la XVA se atase de regimul "oficial", scoase o gramatică ruso-română, se stabilă la Petersburg deși se născuse la Hîdopol și își schimbă numele, se pare că sluit, din Hăncu în Hăncuș. Totuși rusificatul Hăncușului păstrase ceva dintr-un român și susținea că românescă e o limbă latină, nu o dialect al itălianei și folosește numai incidental caracterul cirilic, ea fiind în realitate o limbă cu respirație romanică.

În fine, Alecu Donici și Al. Hădeu colaborează în Moldova la "Dacia literară" ca scriitori români iar Constantin Stamatii făcu figură de mare sprâncin cultural și de scriitor român cu operă scrisă sub manta până la 1868 când "debută" în volum și el, în fine.

Pentru acei ani înbitorare fu senzația că "inteligentii" basarabeani alcătuisă o mare familie. Orice biografie ai citi dat în arborile genealogice al câte unuia întotdeauna de nume cunoscut. Constantin Stamatii se căsătorise în tătă cu Ecaterina Clurea fata căminului Tudorache de la Tâmpeni-Pălticeni. Dar pe acolo venea din Costachi Chirșu, unchiul lui Teodor Vărnăv. Chirșuți erau înlim cu Tadeau Hădeu, de unde și amicitia lui C. Stamatii cu Al. Hădeu și mai pe urmă preștorul lui S. P. Hădeu pentru C. Stamatii. Aceasta în prima căsătorie căci în a doua luă o Suzana Gafencu. Fratele său, George Hădeu, se dădu cu prea vestita Eufrosina Petrino, sora lui Petrachi Petrino, mătușă a poetului Dimitrie Petrino, bucovineni de spță veche. Petrachi Petrino era rudă cu Hurmuzachi, căci era soțul Eufrosinei Hurmuzachi de Cernăuș.

Așa încât, la 1866 când Moldova reprimise județele Cabul, Bolgrad și Ismail, reintegrarea, cel drept temporară, fu urmată. Școli românești se înființară lute, un liceu (la Bolgrad) un seminar (la Ismail), patru școli primare și 121 de școli rurale. Cele trei județe fură însă cedate Rusiei după 1878, deși războiul pentru independență dăduese românității basarabene majoritate, impuls teribil. B. P. Hădeu strânsa în jurul revistelor lui fel și fel de scriitori de dincolo de Prut (Zamfir Arbore, St. Basarabeanu). Dar școlile, câte erau, se desființară în mare parte, un caracter proleșc. Biserica tinu flămura românității și în jurul preotului local, ca și în Transilvania lui Goga, se strânsa tot anul românesc. Însă și acest ttm de cultură românească fu tăiat prin măsura arhiepiscopului nr Pavel care ordonă la 1870 scoaterea limbii române din bisericile basarabene. Totuși, ca orice măsură arbitrară, această

decizie se pusese în aplicare și chiar la 1890 arhiepiscopul din Visternicești nu știa, la 90 de ani, o bună rusească. Și în scoala dealtfel, altitudinea era la fel de "underground" : era interzis a se învăța românește dar în fapt se învăța printr-o conspirație mută a oficialităților locale.

În fine manualele basarabene ale vremii cuprindeau producțiuni literare ale scriitorilor valahi și ale acelor din Basarabia, tot în românește. Era pe deasupra și o adevărată "contrabandă culturală" (P. V. Haneș, pp. 19) căci basarabeni din "Regat" trimiteau în colete cărți românești și zăre din Principate. Două erau focarele de cultură românească ale epocii : biserica și familiile boierești. Nu întâmplător și nota scriitorilor basarabeni ai epocii fu clericalismul luminat și lăcitateaa familială.

Câteva specii fură cultivate în acea vreme. În raport cu opresiunea rusească, alătită în creștere. Fabula, cu Alecu Donici și Ion Sărbu, își găsi ea mai întâi, locul literar deși baza era net politică. De la Ion Sărbu rămase și această frumoasă învoație moldavă, deși năvă : "Moldova, țară frumoasă/Pământ bun și n'belugat/Cu pădur multe și deasă/Și cu învoare, bogat".

Alecu Donici, colaborator la publicațiile moldave, scrisese și la "Revista Română" a lui Odobescu, din Muntenia. Deși înoriginale, fabulele lui au o importanță conjuncturală și, deși imitații, au contribuit totuși la propagarea literaturii românești de peste Prut. În fine un "român" era George Gora (1839-1909) boler de vîlă, cu ascendenți români în ținutul Tighiciei până în sec. XVI. Propriu zis, Gh. Gora nu fu un scriitor ci un luminător cultural căci publică articole cu răsnet românesc, istoric și cultural. Era curios și citea zărele din Principate, cărți românești din Valahia și Moldova ; spiritul românesc pe deasupra granților glăsi în Gh. Gora întruchiparea pusă în cadru basarabean.

U! alt poet fu Gh. Păun (1848-1875), de formație bisericească, autor a 166 de poezii, exprese a unei "iele" adânci, cum va simți Goga peste un an de secol : "De vei vrea a cerceta/Și de mine a n'rebs/Eu singur îți voi spune/Ca să-mi mai treacă de ieie".

Un Alexandru Marcu, zis Alexis Naco, era traducător de lirică rusă, ofier și în fine prefect de poliție al județului Tighina. Deși ca fabulist fu apreciat, rămase de la el numai căteva inspirații din literatura românească, precum aceasta, semn că între țările române despărțite de Prut, nu erau în fapt fronturi surfoietști : "Hai să dăm mână cu mână/Și cu dănuș împreună/Să trecem plaiul vieșel/Plaiul dulce a tineretului". Cam acesta era tabloul literaturii basarabene până în perioada dintre cele două războaie mondiale așa cum arăta ea, contemplată din înălțimea perspectivei istorice. Cum era scriitorul basarabean pe lungimea unui veac, până la 1947 Era, în cazul tipic, un boler, un "cavaler" al imperiului, decorat cu ordinul "St. Ana" retras la conac, nu participa la viața politică decât incidental și înțelnea în jurul casei, pe moșie, o școală românească primară. Dacă nu boler, scriitorul basarabean era preot ca Al. Mateevici și se refugia în aștudină religioasă înaintea opresiunii externe țariste. Era mistice și lăudaș pea românească sub forma "limbii noastre" sau a Basarabiei cu patru "a" ca niște turle de biserică albe. Rareori scriitorul basarabean e un revoluționar care fuge din țară spre a combate pe țaristi "doutre la frontieră" Victor Crăscu, emigrat în America și stabilit în fine în România ca și Zamfir Arbore așut adevărate "canuri" și nu reprezintă cadrul tipic. Așadar, literatura basarabeană e o expresie a clasei superioare, a boierimii, însă nu o literatură elităristă. Nu pe înțelesul unui cerc oligarhic seria scriitorilor basarabean căci scopul lui dintăi nu era de a investiga teritoriile artei și de a le lărgi cât de de pătra românitatea în aspectul ei tradițional, de a o proteja în fața invaziilor alogene. El este un "bard" în înțelesul romantic și un exponent. Contribuția lui personală e propriu zis mică, fiindcă scriitorii basarabean inventează în termenii tradiției și nu este un inovator. Steaua lui polară nu e arta ci nația.

Cum este poezia basarabeană ? Este moralizatoare și fabuloasă, dacă nu elegiacă. Fabula e specia preferată căci e o alegorie a realității în oglindă negativă. Fabulosul utopic sub raport zoologic e baza fabulei și un Costache Stamatii privese lumea cu o lentilă fabuloasă și utopică pe latura mitologică adănc românescă. În al doilea rând, poezia este așa zis decepționistă și minor romantică, pe urma lui Alexandri și mai pe urmă a lui Eminescu. Elegiac și meditațiv, poezia basarabeană a epocii anticipa pe Craile cel derogădăncă și odată exprimat acesta, îl va prelua aproape în literă, ca Al. Mateevici. Proza basarabeană pur literară cultivă teritoriile virgine, câmpia teribilă ca o stepă, delta și fluviile mărețe, evenimentele grozave, are o dimensiune urieșcă și privește lumea printr-un ochean măritor ca și Constantin Ilere.

Enfin, pour le radical sur, nous avons dans la zone)

La carte no. 4 montre les liaisons pour les radicaux *ter* et *mal*. Pour *ter*, dans la zone 1, nous avons *Terespöl*, *Terechpöl*, *Teratin*, *Terebin*; dans la zone 4 — *Taraspöl*, *Tereboyl*, *Trebesovtai* et *Terebno*.

Pourtant les preuves toponymiques sont tellement catégoriques qu'on peut affirmer que dans la préhistoire, au III^e millénaire a.n.d., les Thraces représentaient la région galicienne-volhynienne, la grande majorité de la population. Et on peut faire la même affirmation quant aux régions podolienne et prutho-dniestréenne.

S. M. Sorodouin a essayé de nous convaincre que le Prince a 51 affluents portant tous des noms russes.

(2) M. Vasmataz, *Russische theologische Worterbuch*, 111, 1933-1935 (the present volume is traditi. ca. 1790).

(4) S. M. Seredonin, *ibid.*, p. 212-219.

(12) I. V. Koshovko, *Sovetskaya tekhnologiya*, 1972, Nr. 4.

1) Kucierziel, *Studia indoruropanne*, Krakov, 1913, p. 214.

- 21

Codoma, toujours un nom thrace (de *Coadama*, I. Ruzau, p. 98).

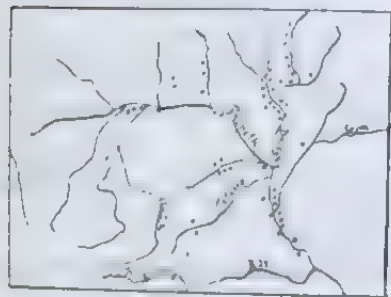
D'une grande importance est la répétition des hydronymes des régions susmentionnées. La répétition des hydronymes nous prouve que l'influence des Thraces s'est prolongée au-delà des frontières de cette région, existant très loin à l'est du Dniepr.

Sur la rivière Don, on peut constater le hydronyme *Sereth*, qui, certes, est d'origine thrace.

Sur la rivière Seim, affluent de la Desna, on trouve sur la rive droite le *Prut* et sur la rive gauche, le *Reut*.

L'affluent du Dniepr — Samara — ce qui signifie en celtique "tranquille", "calme" à un affluent portant le nom thrace *Bic* (On sait que l'actuelle capitale de la République Socialiste Soviétique de Moldavie — Chisinau — est située sur un affluent du Dniestr — Bic).

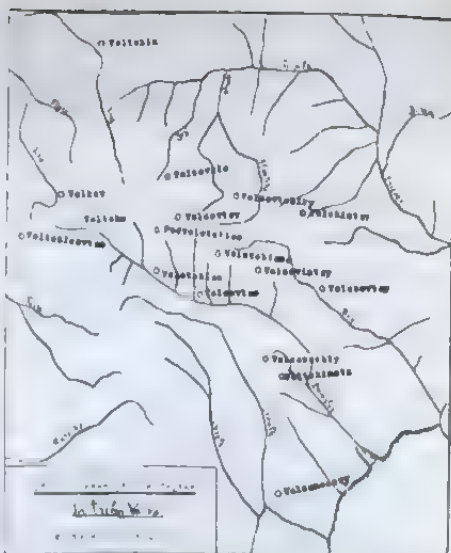
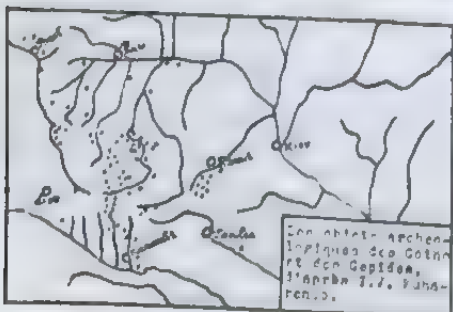
(Voir la carte géographique avec la répétition des hydronymes.)



La culture Malc, d'après V.V. Sedov



La culture Zorunists, d'après V.V. Sedov



Le premier qui lança l'idée de la parenté entre les langues européennes et les langues asiatiques a été le savant allemand Franz Bopp. Son fameux ouvrage *La grammaire comparée des langues sanscrite, celtique, arménienne, grecque, latine, lituanienne, slave ancienne, gétique et allemande*, paru en 1833, affirmant que la majorité des langues européennes — le grec, le latin, le celtique, l'allemand, le lituanien, le slave, l'albanais, l'arménien —, ainsi que deux langues asiatiques — l'hindien et l'iranien — constituaient une unité linguistique, donc la "protolange" des époques reculées.

Du temps de ce savant, on croyait que l'indien et l'allemand se trouvaient aux deux pôles extrêmes quand à l'aire de dispersion des Indoeuropéens: l'indien à l'extrémité de l'Est, l'allemand à l'extrémité de l'Ouest. Selon cette opinion, l'unité linguistique indoeuropéenne prit le nom de "indogermanique". De nos jours encore, les auteurs allemands utilisent ce nom. Mais les spécialistes des autres pays ont préféré le terme de "indoeuropéenne".

Plus tard, quand on a pris connaissance du fait qu'en Asie, à l'Est de l'Inde on parle une langue tout à fait différente — le tokharien et qu'en Europe, au-delà de l'aire occupée par les Allemands, on parle la langue celtique, une logique élémentaire aurait pu imposer, pour l'unité linguistique européenne, le terme de "tokharo-celtique". Mais même en fait de science, les traditions font quelquefois la règle et la raison ne l'emporte pas toujours sur les autres considérations. Par conséquent l'ancienne dénomination fut gardée.

L'étude comparée des langues nous montre encore, à l'intérieur de cette unité linguistique indoeuropéenne, un rapprochement évident, une parenté plus étroite entre certaines langues, par exemple le lituanien, le letton, le vieux prussien et le slave, une sous-unité donc "balto-slave". On a également supposé une parenté, en Europe Occidentale, entre les langues celtiques et l'allemand. Au premier millénaire a.n.d., le celtique et l'allemand ne différaient pas d'une manière essentielle. Une parenté semblable pouvait être constatée entre les langues illyrienne et thrace (1).

(1) O. Schrader, *Die Indogermanen*, Leipzig, 1911, 2^e édition, 1913, p. 33.

Plus tard, les linguistes ont remarqué d'autres apparentements entre les langues, par exemple l'apparentement, très évident, entre le tokharien et le hittite et un apparentement, moins accusé, entre le tokharien et le thrace, entre le tokharien, le thrace, le phrygien, et l'arménien (Pokorny), entre le tokharien et le grec, entre le celtique et le protolain.

La langue des Thraces est une langue indoeuropéenne. Naturellement, le problème qui se pose est celui de sa patrie. Dans l'arbre généalogique des langues, selon A. Schleicher, la langue thrace y est absente (2). Cette absence s'explique par le fait qu'au XIX^e siècle, à l'époque de la parution de cet arbre généalogique (1861), la langue des Thraces n'était pas encore bien connue. Mais une telle absence ne s'explique plus quand aux ouvrages récemment parus.

C'est ainsi que R. A. Budagov, en parlant des langues indoeuropéennes, telles les langues grecque, arménienne, albanaise, la langue hittite, la langue tokharienne, et d'autres encore ignore totalement, la langue des Thraces (3).

Un autre linguiste, A. S. Cicobava, étudiant les langues du monde entier, y compris le gothique, le latin, le néoite, oublie de faire mention à la langue des Thraces (4).

En Roumanie et en Bulgarie, vers les années 50 et plus récemment encore, beaucoup d'ouvrages consacrés à la langue thrace ont été imprimés (D. Dertschew, Vl. Georgiev, I. Ruzau, et d'autres encore).

À la suite des plus récentes découvertes dans le domaine de la linguistique, à savoir la langue tokharienne, la langue néoite, l'arbre généalogique des langues, tel qu'il existe, a été critiqué par les auteurs et il doit subir une révision radicale.

En même temps, essayant de situer la langue thrace parmi les autres langues, un autre problème se pose, à savoir le problème de la patrie primitive des Thraces, dans l'aire de la patrie primitive des Indoeuropéens. En ce qui nous concerne, nous considérons le peuple thrace un peuple indoeuropéen du Nord, et nous avons établi, avec approximation, quelles ont été les dimensions du territoire qu'il occupait.

Il n'y a qu'à fixer la patrie primitive des Indoeuropéens et dans ce contexte d'encadrer la patrie primitive des Thraces. En effet, la dernière fait partie de la première, de sorte que, du point de vue de méthodologie, il faut étudier, en premier lieu, le problème de la patrie primitive des Indoeuropéens.

Mais dès que nous essayons de déterminer son aire géographique et ses dimensions, nous nous trouvons dans une sphère nébuleuse. En effet, où faut-il la chercher, en Europe ou en Asie.

Le siècle passé avait lancé l'idée que la patrie primitive des Indoeuropéens est située en Asie. En effet, cette opinion presque axiomatique, selon laquelle la patrie primitive de tous les Indoeuropéens a été en Asie, quel que part dans la région montagneuse de l'Asie Centrale, près de l'Iran et de l'Inde, a été lancée dans la première moitié du XIX^e siècle, à la suite des études entreprises

dans les domaines de la culture des Indoeuropéens et de la structure lexicale des langues indoeuropéennes.

Mais en 1862, le savant anglais R. G. Latham porta un dur coup à cette conception, ce spécialiste émit une nouvelle théorie selon laquelle la patrie primitive des Indoeuropéens a été l'Europe, là où avaient habité la plupart des peuples indoeuropéens. Latham considérait que la plus ancienne des langues est la langue lituanienne (archaïque) et pas du tout le vieux indien, ainsi qu'on le croyait. Pour se fixer définitivement et en même temps pour avoir la possibilité de se déplacer, les Indoeuropéens avaient besoin d'un vaste espace, or la région montagneuse de l'Asie Centrale — disons la Pamir — ne pouvait pas offrir de telles conditions.

Constatant les différences existantes entre les diverses langues indoeuropéennes, Auguste Schleicher a figuré un arbre généalogique, un schéma qui indique la répartition des langues sur une vaste aire géographique, marquant leur localisation en Occident et en Orient. La conception de Schleicher est connue sous le nom de Stammbaumtheorie (5).

Mais en même temps, on a remarqué que les différences essentielles entre les langues se rapportent aux consonnes et tenant compte de cette constatation, les langues ont été réparties en deux groupes — le groupe occidental et le groupe oriental. Les langues appartenant au premier groupe utilisaient les consonnes k, g, kh, gh, tandis que celles du second groupe remplaçaient ces consonnes par — respectivement — s, n, sh, zh, d'où la prononciation différenciée, par exemple l'équivalent du mot "cent" est "kentum" dans les langues du premier groupe et "satem" dans les langues appartenant au second groupe (6).

Les anciens Indiens et les Iranien disaient *satem*, les Lituanien — *satulas*, les Slaves de l'Est — *sto*. En vieux latin, l'équivalent de "cent" était *centum* (Kentum), ce qui en grec, était *hekaton* et en celtique *hent*.

La théorie de A. Schleicher a suscité des critiques de la part d'Hugo Schmidt. Celui-ci soutenait que sur un vaste espace s'étendant de la Mer Adriatique à l'Inde, on trouvait, à une époque éloignée, beaucoup de ces centres linguistiques présentant des différences qui ont conduit aux particularités dialectales et lexico-graphiques des régions environnantes (7).

Partant de la scission (der Spaltung) des langues, P. von Bradke partageait toutes les langues indoeuropéennes en deux catégories: "kentum" et "satem" (8).

Ayant comme point de départ, les différences phonétiques entre les diverses langues, Johannes Schmidt a formulé, en 1872, une nouvelle théorie, approuvée à celle de Schleicher théorie qu'il appela "la théorie des vagues ou des ondes" (Wellentheorie) partant de l'hypothèse que des altérations linguistiques s'étaient produites entre les différents rayons, altérations qu'il comparait aux vagues de la mer et qu'entre la langue sanscrite et la langue celtique, il y a eu un grand nombre de dialectes intermédiaires constituant un plan incliné entre ces deux langues. Plus tard, grâce à la suprématie politique de certaines groupes, les dialectes intermédiaires avaient disparu et, selon l'expression de l'auteur, "le plan in-

(5) A. Schleicher, *Kompendium der indogermanischen Sprache*, Weimar, 1861.

(6) K. Brugman, *Grundriss der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprache*, I, 1^{re} édition, p. 290.

(7) Hugo Schmidt, *Vakuum der Vulgarlatein*, III, Leipzig, 1866, p. 22, etc.

(8) P. von Bradke, *Beiträge zur Kenntnis der vorhistorischen Sprachstämme unserer Sprachstämme*, Gießen, 1869; K. H. Jakobson en fait le premier à établir, d'une manière catégorique, la ramification en "kentum" et "satem" (Grundfragen der Ugeschichtsforschung, Hannover, 1928, p. 44).

cliné devint un escalier", des limites naturelles se sont formées entre les peuples et leurs langues (9).

Par conséquent, selon cette théorie, l'unité linguistique existant sur un très vaste territoire fut brisée par la formation des centres. Il ne s'agit pas donc d'un scindement, d'une scission de la "Urprache" en langues séparées, mais une lutte pour l'existence se livra entre les dialectes et seulement quelques-uns d'entre eux gardèrent leur individualité, jusqu'à présent. Un certain dialecte pouvait bien changer d'aspect, changer ses caractéristiques, à cause de l'expansion continue d'une autre langue sur le même territoire.

A prime abord, cette théorie détruit la théorie de l'arbre généalogique formulée par A. Schleicher qui contenait que les langues se sont formées d'une manière possible, dérivant tout naturellement d'un ancêtre commun, la langue initiale, primitive. Mais considérant que l'arbre généalogique reproduit la phase finale de ces luttes entre les langues, indiquant le siège de chacune de ces langues qui triomphèrent dans la lutte, détruisant les dialectes intermédiaires, alors la contradiction entre les deux théories disparaît.

Il faut donner un nouveau sens à l'arbre généalogique: la corrélation finale entre les différentes langues.

En essence, c'est le concret qui manque à cette théorie qui est plutôt vague. La métaphore des vagues de la mer nous offre une image plastique générale du processus de la formation des langues, sans présenter un contenu concret. L'arbre généalogique représente, en effet, ce qui suit après l'orage: la mer calme.

Nombre de savants, Leskien entre autres, soutiennent qu'il n'y a aucune contradiction entre la théorie de Schleicher et celle de Schmidt et que ces deux conceptions se complètent réciproquement (10). Plusieurs autres auteurs ont attaqué la théorie du dernier en diminuant son importance (11).

A notre avis, l'arbre généalogique doit exister encore, même après avoir été miné par la découverte des langues "mixtes" entre *satem* et *centum*. Les groupes mixtes confirment la théorie des langues "intermédiaires" qui ont réussi à survivre même après l'orage.

De nos jours, la localisation des langues *centum* en Occident, des langues *satem* en Orient n'est plus valable vu qu'à l'Est on trouve une langue *centum* — la langue tokharienne — et qu'au centre de l'Europe, il y a un groupe mixte de langues *centum-satem*, dans lesquelles l'un ou l'autre de ces deux éléments est prédominant.

La découverte de la langue tokharienne (A et B) a porté un dur coup à la conception d'Auguste Schleicher. La langue tokharienne parlée par un peuple oriental est, pourtant, *centum* et non pas *satem*, mais ce n'est pas du *centum* classique. Les Tokharses parlaient la langue indoeuropéenne et avaient eu des contacts avec les langues grecque, arménienne, thrace, phrygienne, balkanique et d'autres encore (12).

Nous opinons à la reconsidération de l'arbre généalogique. Contrairement à l'opinion de P. Bosch-Gimpera

qui considère que l'arbre généalogique des langues doit disparaître, nous sommes d'avis que cet arbre doit être revisité, vu les éléments mixtes, situés entre *centum* et *satem*. Et cette position intermédiaire n'appartient pas seulement à la langue tokharienne mais l'illyrien se trouve dans la même situation: quoique faisant partie du groupe *centum* il contient également des éléments *satem*.

La langue des Thraces, elle aussi, n'est pas totalement unitaire. Appartenant au groupe *satem*, mais subissant, dès les époques les plus reculées l'influence des langues *centum* (le celtique et le latin), elle possède également des éléments *centum*. Elle se présente donc comme une langue mixte.

Nous pourrions créer un arbre généalogique des langues, en marquant deux groupes unitaires — *centum* et *satem* — et des groupes mixtes, selon la prépondérance des éléments *centum* ou *satem*. Les linguistes, en tant que spécialistes dans ce domaine, doivent réviser ce schéma et fixer la place exacte de chacune des langues. Voir plus loin le schéma de l'arbre généalogique tel que je le propose.

Cet arbre généalogique groupe les langues d'après le critérium des différences dialectales et des apparentements que la linguistique comparée indoeuropéenne a établis; on doit quand même vérifier si la place attribuée à chaque langue est juste.

Certes, la nouvelle formule de l'arbre généalogique des langues est étrangère au principe de la zone géographique des peuples et neutre quand à la localisation géographique des langues.

Si une peuplade quelconque parlait une langue *centum* ce n'était pas absolument obligatoire que cette peuplade habitât l'Europe occidentale.

Le caractère *centum* ou *satem* de la respective langue n'est pas nécessairement la suite de la situation géographique du peuple qui parle cette langue, tout au plus le caractère *centum* ou *satem* prouve les relations de voisinage, économiques ou culturelles du peuple avec d'autres peuplades dont la langue appartient à l'un ou à l'autre de ces deux groupes. Par exemple, si la langue des Tokharses asiatiques appartient au groupe *centum* cela ne signifie qu'ils ont leur patrie à été en Europe occidentale où vivaient la plupart des peuples parlant des langues *centum*, mais cela prouve seulement leurs étroites relations économiques, culturelles, etc., avec le groupe de ces peuples où bien avec un seul peuple de ce groupe, vraisemblablement, ainsi qu'on l'a prouvé, avec les Grecs.

C'est une langue qui, en dépit de toutes les influences subies, de toutes les "vagues" qui l'ont envahie, a réussi à conserver sa propre existence. Ce sont les Grecs, entre autres, qui ont donné à ce peuple le nom "Tokharses"; eux-mêmes, ils s'appelaient "Tohari". Le peuple tokharses a joué un rôle dans l'histoire, au II^e millénaire a.n.è., les Tokharses avaient fondé un grand empire sur les ruines de l'état proto-bactrien.

Nous avons déjà signalé le fait que l'unité indoeuropéenne était composée de sous-unités distinctes représentées des groupements linguistiques, par exemple les sous-unités balto-slave, cello-germanique, cello-italique, tokharno-hittite, tokharno-thrace, tokharno-grecque.

J. Karłowicz explique la formation des sous-groupements par le voisinage des respectifs peuples et fournit des exemples: les Indiens et les Iraniens, les Baltes et les Slaves, les Italiens et les Celtes, les Grecs et les Albanais (13).

(13) J. Karłowicz, *De l'unité linguistique balto-slave*. Dans *Voprosy Slavianskogo Iazykoznanija*, 1958, fasc. 1 p. 15.

ECONOMIE DE MORTI

de N. S. GOVORA



o istorie militară, dar e de la sine înțeles că rolul acestor civili era de a controla linia ideologică și cine citește cartea, își dă seama că nu era nevoie de controlul civililor, colonelii înșiși erau câștigați la ideile partidului. Având în vedere că citata carte a fost tipărită în 1958, elaborarea ei nu poate fi socotită înainte de 1954, colonelii trebuiau să facă parte fără doar și poate din vechile cadre ale armatei române. Deci colonelii au fost fie sublocotenenți ai vechii armate ca Tucașevski, fie platonieri majori ca Budoniți.

Majoritatea, marea majoritate a ofițerilor vechii armate au ajuns la Alud, Gherla, etc. și o mică parte, mai norocoasă, a fost pensionată cu pensii de mizerie. Unii dintre artilleriști sau genști au intrat la politehnică și s-au făcut ingineri, pitanii trebuind să se mulțumească cu postul de magazineri sau alte asemenea. Ca să rămân în armată, să fi ajuns în posturi înalte, autori de istorii, trebuia să se deservă de excels de zel și desigur se știe ce se înțelegea prin excels de zel și chiar dintre aceștia, mulți au căzut pe drum. Unii și-au luat soarta de o mărime a partidului sau alții, și când această mărime cădea, respectiv lui, și al drumul arborelui de care se agățaseră. Se poate cita cazul colonelului Stancu. Acesta, căruț prizonier în Rusia, devine secretarul comisiei care organizează Divizia Tudor Vladimirescu. Președintele era Ana Pauker și Stancu a devenit nu numai secretarul ei și amantul Președintelui și amantul devine repede colonel-nu cred că mi s'ar fi afirmând că a făcut parte din Consiliul de război ce a condamnat pe Iuliu Maniu, destinat desigur să ajungă o căpetenie a armatei. Numai ca "donaul român" Ana Pauker, a căzut precum se știe și de atunci nu s'a mai auzit de colonelul Stancu.

Cartea de care vorbim se ocupă numai de participarea Românilor în războiul din Vest, singurul război care după autori, și din nefericire și după anumii compatrioți din exil, a fost just, caialăa parte, războiul din Răsărit fiind o mare eroare după părerea acelei părți din exil, o crimă după părerea Budoniților români, autori ai cărții.

Un război victorios sau nu, trebuie să fie acceptat de popor și războiul nostru în Răsărit a fost nu numai acceptat, ci primit cu emoția marilor momente de istorie din viața unui popor. În ziua de 22 Iunie 1941, Tara întreagă a tremurat de la un capăt la altul. Orașii și țărânii au înțeles că în București, în case, și pe străzi. Contra au fost doar străinii și acei Români care ne găsesc încă de pe atunci în serviciile secrete ale străinilor și chiar sefi partidelor democratice, Maniu de exemplu, au fost pentru intrarea în război contra Rusiei sovietice, opunându-se doar la purtarea lui până la capăt adică au fost pentru oprirea la Nistru.

Și totuși Tara, întreaga Tara, a fost contra războiului în Vest. Anunțarea lui a fost primată nu numai cu străngere de inimă, ci cu lacrimi, cu multe lacrimi.

Soldaii, care mergeau până la Tisa de voie de nevoie, aici s'au opus. Colonelul comandant al regimentului 11 Do. robanți din Gataji, a trebuit să adune soldaii și să le tină un discurs. Sfârșitul acestui discurs nu era un apel la virtuțile Neamului, la Ștefan cel Mare sau Mihai Viteazul ci spunea textual: "Soldați, înțeleg, dar... trebuie să trecem. Nu avem ce face... Trebuie să trecem". Iar generalul Leonard Moculachi un erou al războiului nostru în Răsărit, că a trecut Divizia peste Tisa, cu pistolul în mână. Războiul de la Tisa rănduindu-se divisiilor românești erau atât de reduse, încât Moculachi nu a făcut scurtă la mână.

Cartea are o lungă, foarte lungă introducere politică. Din 670 de pagini, 182 sunt destinate acestei introduceri.

Întracurarea dictaturii fasciste și aruncarea țării noastre în războiul criminal antisovietic — consecință directă

a politicii antipopulare și antinaționale dusă de burghezia și moșierimea română — au constituit una din perioadele cele mai negre din istoria României și au pus în pericol însăși existența poporului român.

A fost însă o furtună pentru țara noastră că în acești ani țara a existat și a activat neobișnuit, înfruntând eroica cea mai cruntă teroare (11), partidul comunistilor (1000 de membri, n.n.) Sub conducerea P.C. și s'a desvolat tot mai mult lupta național-eliberatoare a poporului care s'a învâlnit strună cu victoriile eteroide opti societate, împotriva cotoptorilor fasciști. Această luptă a dus la izbândă insurecției armate de la 23 August, organizată și condusă de P.C.R. în împrejurările favorabile ale înaltării Armatei sovietice eliberatoare pe teritoriul țării noastre" (pag. 5).

După cum se vede, democrații noștri sunt copios servili. Nici un cuvânt despre participarea lor la "momentul antifascist" 23 August.

Capitolul 2 e intitulat "Partidul comunist din România — mobilizatorul și însușitorul întregului popor în lupta împotriva Germaniei hitleriste" (pag. 27). Iagonirea generalului Rădescu poartă titlul, "Dejucarea în zdrobirea planurilor reacțiunii sabotoare a războiului antihitlerist". În cuprins citim perle ca acestea: "În acest sens au și înțeles elementele fasciste fondul cuvântării lui Rădescu. Îndată după adunare, câteva sute de legionari și fasciști, conduși de membri ai partidelor național-țărănești și național-liberal, au comis acte huliganice pe străzile Bucureștilor, atacând și molestând elementele democratice. Pe străzi fasciștii au distrus zăbre democrației și au strigat lozinci antisovietice și fasciste" (pag. 116).

"Pregătindu-se pentru lovitură de stat, reacțiunea din interiorul țării a stabilit prin I. Maniu contact și cu trădătorul Horia Sima, fugit în Germania. După cum a relatat tot Gh. Gheorghiu-Dej, la demonstrația din București din 8 Martie 1945, agenții parașutați de Horia Sima pe teritoriul țării noastre au fost prinși. La interogatoriile ei au declarat că au primit misiunea de la Horia Sima de a-i transmite lui Maniu "unele probleme" (pag. 134).

La pagina 137 e o fotografie cu explicația "La chemarea P.C.R. țărânii trec la ocuparea pământurilor moșierilor". Autorii sunt loviți de o amheste totală și nu ne spun că aceste pământuri le-au fost date țărănilor în mod demagogic pentru ca să le fie luate apoi și transformate în colectivi. Lipsa de elementară poadoare a Budoniților o găsim la pag. 169: "La 22 martie 1945, puterea populară a legiferat reforma agrară prin care au fost amulase din mîinile moșierilor 1.468.000 ha de pământ, din care cea 1.109.000 au fost împărțite la 918.000 țărani (fără pământ sau cu pământ puțin, iar restul a devenit proprietate de stat". Adică puținii mai mult de 1 hectar pentru fiecare țaran (11).

Budoniții români spun că "armistițiul" a fost încheiat la 12 Septembrie la Moscova. E așigură adevăr sau jumătate de adevăr, din toată cartea, Mihail Viteaz și cu eroicii lui cinci din exil, au înțeles morții ca acest "armistițiu" a fost semnat la 23 August. Și la pagina 546, citim:

"Întro noapte adresată de guvernul sovietic guvernului român la 8 August 1945 prin care comunica hotărârea de a restabili relațiile diplomatice cu România, se făcea mențiune despre "participarea activă a României, începând de la 23 August 1944, la lupta împotriva Germaniei hitleriste, alături de Aliați".

Deci între 23 August 1944 și 8 August 1945, Tara noastră nu a avut relații diplomatice cu Rusia sovietică. Atunci care era regimul juridic și diplomatic care guvernarea țării dintre Tara noastră și marea, glorioasă "aliat" de la Moscova? Nu-l întrebăm pe Cupșa-Budoniți de la București, ci pe exilații noștri care secerșeau în firecare an "eliberarea" de la 23 August, e drept că din ce în ce mai puțin fast în Drept. Tara noastră a fost sub ocupație străină, între aceste date.

Deci Tara noastră a intrat în război cu Germania "hitleristă" la 23 August 1944. Conform "armistițiului", România s'a obligat să participe cu 12 divizii, alături de "eliberatori", pentru a glergo prin sânge eroare de a fi luptat contra Rusiei sovietice, așa cum ne-o spune un document semnat de Gafencu, Vicolanu și alie caracade. În realitate s'a contribuit cu 18 divizii. Dar avea nevoie Rusia de aceste 12 sau chiar 18 divizii? Răspunsul e negativ. Rusia n'avea nevoie de această participare românească. Ca și în 1877

(9) Joh. Schmidt, *Die Verwandtschaftsverhältnisse der indogermanischen Sprachen*, Weimar, 1912.

(10) Leskien, *Die Duktation in slavisch-lituanischen und in germanischen*, Leipzig, 1876, VIII-IX.

(11) Par exemple, G. Ivanovici, *Erreurs et erreurs dans la recherche des dialectes indo-européens dans "Philologica"*, I. Bucarest, 1970, p. 14.

(12) E. Sieg et W. Wegling, *Tokharisch, Die Sprache der Indoskythen* dans *Sitzungsberichte der Kaiserl. Preuss. Akad. d. W.*, 1908, XXXI, maintenant le caractère indoeuropéen de la langue tokharienne.

Își crea obligații la Conferința păcii, ar putea gândi el-neva. Argumentul acesta cade. Dacă în 1877, din cauza acestor complicații, Rusia taristă a evitat atât cât a putut participarea românească, în 1944 nu se mai încurca în aceste marșuri în mână. Roosevelt și Churchill, în interloperile de la Teheran și Yalta o deslășăseră de orice fel de obligații. Tăra noastră le era dată plocon, în acest spirit de "influență sovietică", Rușii puteau face ce vor.

Atunci de ce au cerut această participare? În primul rând au murit 169.000 de Români și au fost cruțați tot atâta bezbojnici. Dar mai mult decât atât, Rușii volau exterminarea unui număr cât mai mare de viitori inamici. Practic, Rușii nu-și făceau iluzii. Șiau că în Tăra noastră nu au mai mult de 1000 amici, restul le erau inamici, așa cum spunea Mărcuș cel Bătrân: Și deaia, tot o mișcă n Tăra asta rău, ramul. Mi-e prieten numai mie, iară tie, dușman îți este. Această politică de exterminare a inamicilor au dus-o bezbojnicii pretulind. În Polonia, care "nu luptase dincolo de Nistru", au ucis 11.000 de inamici la Katyn. La înțelegerea de la Moscova, după ce semnase șutul armistițiului, Ghilă Pop, declara în gasetă partidului lărmesc că Molotov, mângându-și bășin bătută, l-a reproșat lui Ghilă că nu ne-am oprit la Nistru. Din declarația șutului Pop, rețese că aliați ar fi fost soarta noastră, dacă am fi ascultat pe Maniu, și nu am fi trecut Nistru. Sancta simplicitas!

În Tăra noastră sovieticii au fost mult mai perțid decât în Polonia. Acolo, la Katyn au exterminat 11.000 de inamici, în România au exterminat 170.000 cruzând în același timp viețile a tot atâta bezbojnici.

Dacă într-adevăr ar fi avut nevoie de participarea noastră ca aliați, s'ar fi comportat ca aliați, adică ar fi dat drumul celor aproape 200.000 de soldați români pe care-i luseră prizonieri după "semnarea armistițiului" de la 23 August. Știut este că pe acești nenorociți care nu luptaseră pentru că se spunea că a fost încheiat armistițiul, l-au dus în Siberia și o parte s'au întors acasă numai după câțiva ani, iar pe alții le-a înghit pământul.

Dar mai ales armamentul, nou și în bună stare pe care Rușii l-au luat "alături" lor români după 23 August, nu a fost rezultat. De ce nu a fost dat Românilor dacă aveau realmente nevoie de contribuția lor? E normal ca cineva să dădăscă să aibă un aliați înarmat și nu fără arme. Dacă despre armata românească e ca luptat în Vest se poate spune că a fost desarmată și nu slab sau prost înarmată. Unitățile noastre au luptat contra "hitleristilor" cu armamentul de la părțile sedentare, armament vechiu, de școală și insuficient. Și fără muniții. Am arătat de multe ori aceste lipse, cu date precise. De exemplu în batalionul meu, aveam două pistoale mitralieră fără nici un cartuș și unul cu... 35 de cartușe. Și în Moldova, la compania de armament greu, arusesem 84 de pistoale mitralieră cu muniția necesară, pe care le luseră "alături" după "armistițiul" și... uitaseră să ni le înapoeze. Cum aceste date ar putea fi contestate de 23 Augustiști, nu le voi repeta, ci voi veni cu date din înșăși cartea lui Cupșa-Budionli. La pag. 208 citim: "Spre deosebire de trupele fasciste, care dispuneau de armament modern și îndestulător, trupele Armatei l-a romine duceau lipsă în special de tancuri, artilerie antitanc, artilerie antiaeriană și aviație". Am subliniat cuvântul artilerie. Cupșa nu ne spune de ce nu aveam artilerie. Tururile ni le luseră "alături", după "armistițiul" și artileria noastră venise să se bată cu "hitleristii" cu tunuri de școală de la părțile sedentare fără proiectile.

Și la pag. 301 citim: "Divizia a 4-a infanterie era izolată în capul de pod de la sud de Bzokno, așind o înzestrare tehnică și o dotare materială slabă. Lipsa aproape completă a mijloacelor care să poată duce cu succes lupta împotriva tancurilor greie ale inamicului, punea într-o situație grea această mare unitate. Divizia avea forțele împărțite pe cele două maluri ale Tisei: gase batalioane și divizionele de aruncătoare de mine, pe malul de vest, iar două batalioane, artileria și formatele spate (III) pe cel de est, fapt care li limita posibilitatea de a-și manevra oportunit, forțele și crea pericolul de a fi bătută de namie pe părți".

Cupșa minte. Când spune că pe malul de Vest erau 6 batalioane, spune adevărul, dar când spune că două rămăseseră pe malul de est, minte. Și minte pentru că Divizia avea numai 6 batalioane și nu 8: 3 regimente, 6, 20 și 21. Infanterie, cu câte 2 batalioane. Artileria rămăseă pe malul de est. Dar câte tunuri avea? Și mai ales, câte proiectile? Pariez că n'avea nici unul. În sprâinul infanteriei din capul de pod, în zilele cât a durat lupta, n'am auzit spărgându-se în linile inamice nici un proiectil românesc. În regimentul nostru aveam 3 tunuri antiaer. N'aveam nici un proiectil (III). Când am fost înconjurati, l-am găsit pe căpitanul Lupulescu, comandantul lor, bând vin într-o casă. L-am întrebat de ce nu e la tunurile lui și

mi-a răspuns: Dacă-mi dai tu un proiectil, mă duc să-l trag.

Deci Divizia a 4-a găsese cu toate batalioanele la Vest de Tisa. La Est rămăsesse numai artileria și comandamentul Diviziei, adică furierii. Tot acolo se găsea și comandantul regimentului 20 Dorobanți, Lt. Colonel Ilie Ionescu și adjutantul, căpitanul Horodincă, despre care voi vorbi mai departe.

Un atac cu tancuri germane a căsurt în spatele Diviziei, înconjurându-ne. Cele 6 batalioane erau în capul de pod în luptă cu trupele ungurești, sa le zicem horthyste căci în place lui Cupșa să le numească. Acest colonel nu așa-l spune că artileria română n'avea proiectile. Dar vrea să spună că artileria română n'avea proiectile. Dar la pagina 302, uitând, scrie: "Bateria antiaeriană a Diviziei, singura care ar fi putut avea oarecare eficacitate în această împrejurare, nu dispunea de muniția necesară". Pe acest Budionli istoric, căruia nu-l roșește obrazul scriind aceste rânduri, îi întreb: Dar de ce n'aveau tunurile muniție, și dacă n'aveau de ce fuseseră aduse acolo? Câte tunuri avea această baterie, uită să ne spună, dar pe același pagină istoricului ne spune că în acel ralon (III) se mai găsea o baterie grea de artilerie antiaeriană. Și de această ne spune că avea... două tunuri.

Deci regimentul 20 de Infanterie își dăduse cele două batalioane ca să constituie rezerva regimentelor din linia l-a, 5 și 21. Producându-se încercuirea, comandantul diviziei, generalul Platon Chirnoagă a reușit să se strecoare și să intre în cerc, pentru a împărții soarta soldaților lui. Colonelul Ilie Ionescu n'a avut aceste scrupule. În noaptea de 19 Octombrie, generalul Platon Chirnoagă la unul din batalioanele regimentului 20 Dorobanți și trimite pe Tisa ca să facă față Nemților, fiind deaiași singura rezervă a Diviziei. Ori acest comandant de batalion, singura rezervă a Diviziei, comunică ofițerilor lui că a hotărât să treacă la Nemți și le cere părerea. Și această comunicare a fost primită cu entuziasm, de absolut toți ofițerii. Și ofițerii acestui batalion nu erau hitleristi. Dar mărșălușeră timp de 40 de zile alături de bezbojnici și asistaseră strângând din dinți de neputință la toate sălbăticiile "alături".

Restul Diviziei nu s'a predat. În cursul zilei de 20 August, Divizia a fost masacrată de o puternică artilerie horthystă. Se răspundea cu pușca, căci mitralierele terminaseră cele două unități de foc. Individual sau în grup, soldații se dirijau spre Tisa, spre a se preda Nemților. La intervenția căpitanului care se predase în timpul nopții, s'a obținut înțelegerea tragerii de artilerie, deci a masacrului. La căderea nopții, toată Divizia trecuse Tisa și se predase Nemților. Într-o Divizia a 4-a și unitățile germane nu s'a tras nici un cartuș.

În special după defecțiunea românească-ca să nu-l spun altfel-era clar că Germania pierduse războiul. Pentru ce continua să lupte? Probabil pentru a spăra celacei mai rămăseă: onoare. Din cartea colectivului reiese că forțele germane erau extraordinar de bine înarmate, numeroase, etc. Realitatea e că lupta Nemților era celace se numește apărare elastică. Lănuș perdele de luptători, arme automate judiciose instalate, care aveau o misiune de luptă limitată în timp: reziști până în ziua de, la ora x, când te retragi. Și contra acestor culburi de arme automate se dădea atac după atac. Fără artilerie, atacantul cădeau ca muștele. Mulți ofițeri români care erau înfinit superiori bezbojnicilor ca pregătire, își dăduseră seama de aceasta și nu stăteau. Așteptau să se retragă Nemții, conform ordinilor. Acest lucru ni-l povestește și căpitanul Emilian în cartea despre care am vorbit în revista noastră. Ne spune Emilian că-l convinsese pe politrucul de lângă el de tactica Nemților și politrucul s'a lăsat convins de argumentația Românului.

Dar nu toți ofițerii români au avut acest noroc. Căpitanul Horodincă a avut nenorocul să nu cadă prizonier la Tisa, găsindu-se în afara cercului, lângă Lt. Colonelul Ionescu. După căderea Diviziei a fost repartizat în alta unitate. Comanda un batalion. Îi dădea înima văzând cum îl cădeau soldații de pomană. Ordinele erau bezmetice: Atacă! Atacă! Și soldații cădeau ca muștele, din lipsă de seale. Într-o zi, Horodincă primește la telefon același ordin: Atacă! Atacă!

— Dar nu se poate. Die colonel. E imposibil. Să tragă artileria.

— Atacă! Atacă! Urcându-l-se așezându-l cap, Horodincă răspunde, "Nu execut acest ordin timpit. Die colonel."

— Atacă, atacă, imbecilule!

— Imbecil e tactu, și după ce l-a mai spus ceva și despre anatomia mării, a dat ordin soldaților să nu se miște din adăposturi iar el a ieșit din adăpostul lui, și cu mâinile în buzunare, în câmp deschis, s'a îndreptat spre linia nemțească. Și acolo s'a rupt firul vieții căpitanului Horodincă, bătut de jăran, care a preferat să moară el, ca sa cruce viața soldaților, țărani ca și el. Ceva asemănător, ne povestește Louis Duran, în romanul "Nach Paris".

Spuneam că ofițerii români erau înfinit superior pregătiți în comparație cu "alături". Mulți alții, ca și căpitanii Emilian și Horodincă, descoperiseră tactica germană. Să-l leau nemicați în adăposturi, până plecau Nemții de bună voie. Dar ce se putea face contra ordinelor telefonice, Atacă! Atacă!?

Și atunci s'a descoperit economia de morți. Lagubră descoperire!

Toți Românii care au făcut armata, efectiv și nu în particular, au auzit de economia de pâine, de fân, de efecte militare, etc. În războiul din Est se ajunsesse la economia de cai, în cel din Vest s'a depășit orice închipuire și s'a ajuns la economia de morți, de oameni morți. De exemplu, în ziua X se dădea ordin de atac. Victorios sau nu, după terminarea lui, comandantul de batalioane raporta rezultatul și numărul morților. Și dacă aveau 20 de morți, raportau numai 10. Le rămăneau 10 morți economie.

În ziua următoare sau în alta, din nou: Atacă! Atacă! Și comandantul batalionului dădea ordin soldaților să nu lăsa din adăposturi și să tragă în vânt. În vânt căci a trage cu pușca în direcția cubului de armă automată nemțească, era exact același lucru. Dar să nu se miște. După o oră sau două, raporta la telefon: Domnule colonel am atacat, dar am fost respinși. Am avut 10 morți. Adică morți economie din atacul anterior. Răul era că la alt ordin de atac trebuia să se atace efectiv, ca să se facă o altă economie de morți.

Grafia acestei inteligențe a ofițerilor, România a avut în Vest numai 170.000 de morți. Fără această economie de morți, numărul pierderilor ar fi fost înfinit superior.

Într-o istorie militară se dau numele tuturor comandanților de mari unități. E o regulă. În istoria despre care am vorbit, Cupșa-Budionli dă numele comandanților de

unități... rușesti. Când e vorba de cele românești se abține. Dă doar trei: generalii Vasiliu-Râșcanu, Ilie Crețulescu și Vasile Atanasiu. Pentru primii doi, explicația e simplă: în ziua de 6 Martie 1945, un grup de generali-vreo 8 sau 10 erau declarați pentru partid, și contra lui Rădescu. Din cei 10 rețin, numai trei nume: Vasiliu-Râșcanu, Ilie Crețulescu și Simion Coman. Nu știu care ar fi explicația cu Atanasiu, Să fi făcut și el parte din grupul celor 10?

Dar de ce nu figurează numele celorlalți generali? De data aceasta explicația e și mai simplă: În timpul când Budionli elaborau unități, toți generali români care comandaseră mari unități în Vest, se găseau la Alud. Cum să-i pui în alorile deci, pe "dușmanii poporului"? Care a fost regimul penitenciar aplicat acestor dușmani? Ne-o spune repetatul Ion Cărbă. E o pagină înfricoșătoare care ar putea fi intitulată: Generalii la terci! Nu se dădea să mănânce decât terci și acela în cantități... Să nu mai vorbim. Dar acestui miserabil terci l-a adăugat drăceștile metode de umilire. La ora distribuției, temerierii-aceste ascursori Fără Patrie și Dumnezeu, cum le spunea generalul Rădescu la 6 Martie 1945 - strigau: Generalii la terci!

Toți cei cari întrun fel sau altul, de la mari oameni politici până la scribii de la "Timpul", "Ecoul" sau "Scântele Tineretului" (III) au contribuit să se ajungă la această înfricoșătoare pagină, ar trebui să citească cartea lui Ion Cărbă și să mediteze.

Am pierdut 170.000 de oameni. De ce? E o întrebare la care la fel ar trebui să mediteze cei la care am făcut aluzie mai sus.

Pe Cupșa-Budionli nu avem ce să-l întrebăm. Mai ales că după cât se pare, serviciile lui pagini nu mai sunt agreele nici de cel pentru care au fost scrise.

PE PE MARGINEA CARTILOR

A. M. LAZAREV: *Moldavscala sovetskaja gosudarstvenno-voennoi aessarabicus popros*. (Organizarea statului sovietic moldovenesc și problema basarabească.) Cartes Moldovenescă, Chișinău, 1974, 910 pagini.

N-ai nevoie să studiezi profund lucrarea voluminoasă a lui A. M. Lazarev și este suficient numai să o frunzărești, ca să-ți dai seama imediat că n'ai în față o lucrare științifică de mare valoare; ci un volum degradat un pamflet de propagandă ușor adresat omului neinformant.

De la A. M. Lazarev, profesor de istorie la Academia de Științe Moldovenescă din Chișinău, fost ministru al educației și fost rector al Universității din Chișinău ne-am fi așteptat la mai mult. Profesia pe care o exercită și funcțiile înalte pe care le-a exercitat îi obligă să cerceteze și să răspundă fapte, pe care le poate oricând justifica, și care bineînțeles trebuie acceptate și de lumea cititorilor. Dacă mi s'ar adresa cineva cu întrebarea, dacă eu aș putea socoti pe autorul monografiei un profesor de istorie, și răspund cu conștiința împacată, că nu fac o nedreptate și că nu răspundese un neadevăr, afirmând că este imposibil, ca profesorul A. M. Lazarev să fie autorul monografiei. Mai de grabă aș tinde să cred că monografia este titlul de un colectiv de partid, care ar fi compus din activități fără educație civică. Și mai departe, am mai crede, că acest colectiv de activități, ca să dea o "importanță" cât mai mare "operei concepute", au hotărât drept considerent necesar, să numească ca autor un om "scolit", cu "trecut" în meseria de "profesor". Și așa mai crede că "năpasta" a "cărut" tocmai pe academicieni A. M. Lazarev. Aceasta rămâne însă presupunție, și până la dova contrară trebuie să plec de la "negru pe alb", și acolo să scriu, că autorul monografiei este A. M. Lazarev. În cele ce urmează, cu el mă voi război.

Mai întâi o caracteristică a lucrării lui A. M. Lazarev este că se poate reduce la lozinci, și ca atare, autorul nu este obligat să le justifice. Iată câteva din ele: Problema basarabească a început la 5 Ianuarie 1918; problema basarabească s'a rezolvit definitiv la 28 Iunie 1948; România a încercat prin toate mijloacele posibile și imposibile să "romanizeze" Basarabia (vă rog nu zămbiți!) România a răpit Rusiei sovietice o provincie. România a recurs la înșelătorie, fals și violență; în Basarabia ar locui un alt popor decât poporul român "poporul moldovenesc"; acest popor ar vorbi o altă limbă decât limba română; "limba moldovenescă"; România burgheză ar fi prezentă în zilele noastre prin "imigrații" care falsifică istorie, o denaturează și înalță "poporul moldovenesc"; o "nimeni", dar absolut nimeni, nici istorici burghez români, nici istorici din Basarabia, nici cel din Republica Socialistă

România, nici cei din Rusia, și nici cel din lumea largă n'au scris "istoria adevărată" a "poporului moldovenesc"; cei din România din ignoranță, alții din "neștiință" au tratat cu responsabilitate "documentele", alții le-au "profanat" și ca-negle "biserici ordinari" s'au datat la fabricării minșilor, și au colportat jumătăți de adevăruri. Pentru înălturarea tuturor deficiențelor enumerate mai sus academicieni A. M. Lazarev și-a propus să scrie o lucrare conform recomandărilor academicienilor sovietici A. Aleksandrov (vezi pag. 83) și să folosească metodologia operelor clasice marx-leniniste adăugând ca a apelat în permanență la lucrările lui Karl Marx și ale lui Fr. Engels (vezi pag. 18).

Din păcate A. M. Lazarev nu respectă nici unul din cele două angajamente, pe care și le-a luat și le-am expus mai sus.

În celace privește adevărul istoric, așa cum l-a sfătuit academicieni Aleksandrov, atunci A. M. Lazarev ar fi trebuit să se comporte în felul următor: "Trebuie să cauți adevărul așa cum este el, în acest adevăr nu trebuie să rețușești nimic, să adaugi, să modifice... de acela omul care practică știința trebuie să păstreze toată obiectivitatea" (vezi pag. 83). A căutat-o? Răspunsul este categoric și simplu: nu. Dovada?

A. M. Lazarev uită istoria. Din păcate nu-l istoria secolilor trecute, ci istoria contemporană. El nu vrea să a cunoști de ea, celace nu frumos și denotă și o lipsă de spirit cavaleresc față de cel încă în viață. Și cu toate acestea, adică cu bună știință vrea să protesteze și contemporanii și cititorii. A. M. Lazarev nu vrea să a cunoști de realitățile din Basarabia. A. M. Lazarev este când lăsat flință organului local Sfatul Țării — după date personale la 21.11.1917 — mai este și cum s'a format organul reprezentativ, și mai este că Sfatul Țării a proclamat la 21.12.1917 Republica Democrată Moldovenescă (vezi pag. 79). Cu alte cuvinte, înainte de 1.1.1918 se formase în Basarabia, în mod legal un organ statal conform Decretului asupra păcii, semnat de Lenin și Stalin la 17 Noiembrie 1917. În acest decret se dăduse popoarelor oprite în "închisoarea popoarelor" de fostul imperiu țarist, dreptul la autodeterminare, formarea de state naționale și chiar deslășirea de Rusia. Ori se știe, că Basarabia fusese "închisă" încă din anul 1812. Dacă A. M. Lazarev s'ar fi ținut de a doua obligație lăsată — adică să apelese în permanență la lucrările lui Karl Marx și ale lui Fr. Engels — atunci ar fi aliat că "anexarea Basarabiei" în anul 1812 de către Rusia a fost condamnată și de Karl Marx și de Fr. Engels. Să l le reamintim: "Tratatul din 28 Mai 1812: Poarta renunță la Basarabia. Turcia nu putea ceda ceea ce nu-i aparținea, pentru că Poarta otomană n'a fost niclo-

dată suverană asupra țării române", se exprima Karl Marx (Karl Marx "Însemnări despre români". E. A. București 1964, pg. 105-106). Iar Fr. Engels scria: "... Dacă pentru cuceririle Estului guvernului rus mai găseam unele pretexte — nu vreau să spun de justificare, ci de scuza —, pentru cuceririle lui Alexandru nici vorba nu poate fi de așa ceva. Finlanda este finlandeză și suedeză, Basarabia — românească, iar Polonia Congresului — poloneză. Aici nici vorba nu poate fi de unirea unor neamuri înrudite, risipite, care poartă toate numele de ruși; aici avem de-a face pur și simplu cu o cucerire prin forță a unor teritorii străine, pur și simplu cu un jaf" (Fr. Engels "Politica externă a tarismului rus" — Marx-Engels. Opere, K. P. București 1965, pg. 28-29, vol. 2).

Crede oare A. M. Lazarev că românii din Basarabia își iubesc sau și-au iubit închiștoarea?

Organul reprezentativ al Statului Țării se încadra în mod legal decretului din Noiembrie, deci, era un organ legal și nu un organ fantomă. Dacă A. M. Lazarev ar fi căutat mai departe adevărul istoric fără a face apel la Karl Marx "cel mai mare dușman al imperialismului rusesc", atunci ar fi aflat de la colegul său, tot un academician de la Chișinău, care la 4.12.1968 scria în Moldova socialistă următoarele în legătură cu Statul Țării și anume că: "reprezentanții naționalişti ucraineni, găsiți și ei vrei nu făcut declarații în care sprijineau în totu 'Statul Țării' (A. Eșuencoșcu) și de sector la Institutul AȘ al RSSM-candidat în științe istorice" (Șper să nu intervină pe lângă forurile competente ca să fie eliberat din funcție ca și-a permis să "apună adevărul"). Conform acestui citat, putem trage concluzia că Statul Țării nu era numai un organ al românilor din Basarabia, ci un organ reprezentativ al tuturor locuitorilor. În loc ca A. M. Lazarev să țină cont de această realitate, istă că vine și pune în circulație "o fantomă" pe care o numește "PUTERE SOVIETICĂ", susținând că această fantomă s'ar fi instalat la 1 (14) Ianuarie 1918. În același timp A. M. Lazarev uită recomandările lui Aleksandrov — adică căutarea adevărului — și — obiectivității —. El omite să facă cunoscut cititorilor, unde a fost instalată puterea de care vorbește? Unde își avea reședința și din cine era compusă? Cine stătea în spatele ei? Și pe cine reprezenta? Din cele relatate de A. Eșuencoșcu, nu există nici o îndoielă că în spatele Statului Țării stăteau forțe, care reprezentau întreaga populație a Basarabiei. Nici partidul comunist basarabean nu putea să stea în spatele fantomei "puterii sovietice", deoarece, asta ne-o spune însuși A. M. Lazarev: "... nu este stabilită data creerii partidului comunist din Basarabia" (pg. 28). Cu alte cuvinte, acea putere sovietică nu avea nimic comun cu populația, nici cu partidul și deci nu putea să servească interesele populației.

Din contră, fazele prăgătitoare înființării Statului Țării se cunoaște, și trebuie ca le știe și A. M. Lazarev. Pentru a înlăuntră orice confuzii, și dacă nu le știe, le repetăm ca să le afle. La sfârșitul lunii Martie 1917 se înființează în Basarabia Partidul Național-Moldovenesc. Acesta avea un program precis: înființarea unei diete locale și introducerea limbii române în administrație. În vara anului 1917 s'a înființat la Chișinău un comitet central al "deputaților soldați și ofițeri moldoveni", care cereau formarea unei diete naționale. În urma activităților partidelor locale și a organismului Cuvânt moldovenesc la începutul lunii August 1918 guvernul central provizoriu a recunoscut oficial autonomia provinciei dintre Prut și Nistru. Pe de altă parte trebuie spus și că se desprind activitatea soldaților. La 20 Octombrie 1917 s'a întrunit "Congresul militar român" la Chișinău cu participarea a peste 600 de delegați, soldați și ofițeri, reprezentând circa 180.000 ostași români basarabeni. Congresul militarilor a hotărât constituirea, în timpul cel mai scurt a organismului Statul Țării și convocarea unei adunări constituante. Croniciarii știrilor de atunci, mai relevantă, că congresul militarilor s'a încheiat cu cântecul patriotic "Deșteaptă-te, române" și "Pe-al nostru steag stă scris unire". Acestea sunt fapte și realități pe care nu se poate tăcea. Așa s'a format Statul Țării în Basarabia. Un organ constituțional de reprezentanți al poporului și el responsabil în fața dăru pentru pacea și ordinea internă. Dar ce s'a întâmplat? Trupe străine au invadat teritoriul țării, cu intenția vădită de a pune mâna pe putere și a ocupa țara. Mai precis ele visau distrugerea unui stat legal, format conform legilor sovietice. Amenințarea venind din afară, organismul legal constituțional, avea nu numai dreptul, dar și datorită de a apăra statul. Trupele bolșevice n'au fost chemate de puterea oficială, deci erau trupe de invazie. Pentru a se apăra contra unei invazii, organismul legal și recunoscut, Statul Țării a făcut apel la trupele române. A. M. Lazarev acuză Statul Țării de trădare, nu vrea să recunoască adevărul și nu se țină de recomandările tovarășului academician Aleksandrov. Numai în cazul în care, Statul Țării nu și-ar fi respectat obligația de a menține ordinea și pacea, și nu

s'ar fi opus invaziei, atunci A. M. Lazarev ar fi putut acuza Statul Țării de trădare. Și în acest caz, ar fi respectat recomandările lui Aleksandrov.

De alt fel opinia lui A. M. Lazarev, că s'ar fi instalat "puterea sovietică", a rămas fără suporturi. În Iunie 1940 Uniunea Sovietică n'a cerut Basarabia, invocând "fantoma lui Lazarev". Molotov a fost de altă părere decât acesta a istoricului din Chișinău. În nota ultimativă din 26 Iunie 1940, V. M. Molotov n'a ținut cont de "descoperirea științifică" a lui A. M. Lazarev, întrebându-l o altă "gogomănie": Molotov cere Basarabia în numele Ucrainei, pe care o socotește "un teritoriu populat în majoritatea sa de către ucrainenii", ceea ce nici lui A. M. Lazarev nu-i place, că nu corespunde realității, și acesta scrie: "... ca să oglindescă cătuși de puțin situația reală a componenței naționale a regiunii" (pg. 72). Din cele expuse mai sus, s'ar putea trage concluzia, că la ruși, nici "presupuși oameni de știință", și nici "politicienii", nu se prea țin de "adevăruri". Fiecare le mistifică și le întrebunțează acolo unde pot "ripi" ceva!

Stranie și lipsită de orice logică mai este și o altă "constatare" a lui A. M. Lazarev. Acesta scrie: "Națiunea moldovenească și pământurile ei au fost împărțite artificial în două părți, care până la 28 Iunie 1940 au urmat diferite căi de dezvoltare" (pag. 5). Dar istoricul academician, constată că "Basarabia a fost parte integrantă a Moldovei" (vezi pag. 111). Unde este logica omului de "știință"? Adevărul istoric este acesta: Rusia distruge unitatea istorică a Moldovei în anul 1812. Și culmea: A. M. Lazarev condamnă România, că în anul 1918 a distrus unitatea Moldovei, așa după cum se exprimă el: "România regăsi ar fi recurs la înșelătorie, falș și violență. Perfidia și cinismul de care au dat dovadă dirigitorii României, atunci când au scapat Basarabia" (pag. 99). Dacă România ar fi distrus unitatea "Moldovei", așa cum se lamentează profesorul de istorie, îl întrebăm, de ce Uniunea Sovietică după 28 Iunie 1940 n'a urmărit "unificarea" provinciei și a împărțit-o în trei părți? Unde este protestul omului de știință? De ce Uniunea Sovietică a trecut sudul Basarabiei și județul Hotin la Ucraina, când populația majoritară din acele județe o formează românii și nu ucrainenii? Cine a comis ilegalitatea? România care "întregise" unitatea Moldovei, distrusă de Ruși în 1812, sau Uniunea Sovietică, care se face vinovată de "anexiunea unei regiuni, care n'are comun nimic cu Rusia, nici din punct de vedere etnic, nici din punct de vedere istoric, nici geografic și nici economic? Prin împărțirea Basarabiei — inițial și a Moldovei —, Rusia bolșevică se demască în fața lumii întregi și dovedește că prin împărțirea Basarabiei, și anexarea unei mari majorități a populației unui stat străin — și de limbă și de obiceiuri —, că urmărește genocidul, apei flagel, pe care se însăși s'a obligat să-l combată prin convenția de la 9.12.1948, încheiată în cadrul Națiunilor Unite. Și aici academicianul A. M. Lazarev rămâne departe față de obligațiile luate. Câtă dreptate avea Fr. Engels —, o recunoaște în scris și A. M. Lazarev, când își citează marile dispreț, ei scrie: "... când agresiunea reușește, statele hăpărește nu țin niciodată seama... nici de dorințele nici de interesele, nici de deosebirile naționale ale populației..." (vezi pag. 8). Nu s'a comportat oare Rusia în Basarabia așa cum a spus Fr. Engels? Și A. M. Lazarev trebuia să mai știe că Fr. Engels scria "că Basarabia este românească". Numai că A. M. Lazarev își profanează decăliul marxist. A. M. Lazarev mai vine și cu o altă "gogomănie", susținând că: "Clasele dominante din România nu au reușit să-și atingă scopul de românizare forțată a Basarabiei și a populației sale" (pag. 9). A. M. Lazarev este și "descoperitor" de falșuri! Istă ce mai scrie că: "Olguovski și I. Kompaniet, căutând să demaște până la capăt pe falșificatorii burghezi ai istoriei Bucovinei, au devenit ei însăși pe neașteptate, captivi al concepției istoriografiei românești despre "fluxul unic românesc..." autorii menționând cuvântul "român", în loc de "moldovean" (pag. 33). Și ca să întărească și mai mult părerea exprimată la începutul acestui articol, că nu A. M. Lazarev este autorul monografiilor, își mai pune și întrebarea omului sârac cu duhul "de unde au apărut românii înainte de 1918 în Bucovina?" (pag. 33).

O fi întrebarea legitimă pentru "colectivul de partid", care a prelucrat lucrarea, dar nu pentru un academician, și încă unul cu pretenții de "profesor de istorie"! (Nu știu dacă a fost făcut "pe puncte")! Atunci se achimă situația! Întrebarea academicianului este mai naivă chiar decât a țărănilor care văzând lumina electrică o întrebă pe mama sa: "Acușă! mamă, cine a pus luna asta în par?" A. M. Lazarev aplică astatuturile lui I. V. Lenin pe care le redă la pag. 58, și anume: "minte, fa zgomot tipic, repetă, repetă mîncuina, ceva va rămâne". Aici nu se deapartează de indicațiile șefului. Celace nu știm, e dacă oare a găsit "pe cel slab de înțeles, să-l crească?"

Dacă A. M. Lazarev ar fi vrut să facă istorie, atunci ar

fi găsit multe. Amintim numai câteva date, și anume exprimate de un om politic rus. Este vorba de ministrul educației, N. Durnovo. La 27 Mai 1912 scrie în legătură cu centenarul ocupării Basarabiei de către Rusia: "Noi n'am făcut nimic, nici toate școlile create în Basarabia au avut scopul de a transforma românii acestui ținut în velenoși ruși, întreprindere care n'a reușit". Nici întreprinderea de falșificări și denaturări inaugurată de academicienii de la Chișinău nu a reușit. Adevărul istoric este altul. Și pe acesta îl culește.

A. M. Lazarev mai susține că problema "basarabeană" a fost deplin rezolvată la 28 Iunie 1940". Este dreptul fiecăruia să-și expună părerea, dar atunci când vrea să și-o expună în public, trebuie să fie lăsat în serios de cititori, sau ascultători. Problema basarabeană nu este rezolvată, ea va fi rezolvată în curând, în așa fel încât populația română din Basarabia se va reuni cu cea din restul României. În argumentarea acestui părer, istă câteva puncte de vedere:

a) Dreptul internațional.

1. Uniunea Sovietică s'a angajat prin tratate de drept internațional să nu anexeze niciun teritoriu fără consimțământul populației; acest angajament nu și l-a respectat în Basarabia, populația română n'a fost solicitată să-și dea consimțământul.

2. Există un principiu de drept internațional că: acapărarea unui teritoriu străin nu-i conferă agresorului niciun titlu de drept internațional. Uniunea Sovietică a amenințat cu forța militară a 200 de milioane de oameni și a ocupat Basarabia.

3. Conform art. 53 al Convenției asupra tratatelor internaționale din 23.5.1969 sunt declarate nule și fără valoare tratatele internaționale care sunt încheiate prin violarea unui principiu de drept internațional recunoscut.

4. Guvernul român, care a ratificat tratatul de pace de la Paris (10 Februarie 1947) n'a avut mandat din partea poporului român. Acel guvern a fost înscăunat din trupele de ocupație, și a servit interesele ocupantului. În momentul când poporul român va fi liber, va cere revizuirea tuturor tratatelor încheiate de guvernele după 1944 care n'au exprimat voința națională.

b) Declarațiile oamenilor politici.

1. Primul om politic care s'a referit la Basarabia a fost Nichita Hrușciov. Cu ocazia unui miting al lucrătorilor din Leipzig la 7.3.1959 acesta făcuse următoarea declarație, și era de părere că: "printre locuitorii României se găsesc și oameni din aceia care cred că Moldova (s'a gândit la Basarabia n. autorului) constituie o parte din România".

2. Mao Tse-tung declară la 10.7.1964 în fața unui grup de jurnaliști japonezi că: "Spațiul pe care-l ocupă Uniunea Sovietică este prea mare... ea ocupă un număr mare de teritorii străine... printre care și Basarabia și Bucovina, care au fost anexate de la România".

3. Presa internațională a dezbătut în nenumărate rânduri problema Basarabiei, întotdeauna în favoarea României.

4. Cât de gubredă este poziția Rusiei sovietice față de problema basarabeană mai este și faptul că în ultimul timp aceasta caută pe orice cale și cu cele mai mari eforturi să dovedească că în Basarabia locuiesc "moldovenii" și nu "românii", că aceștia ar fi un alt popor decât românii, un popor de sine stătător care n'are nimic de-a face cu poporul român. Dar nici aceste minciuni nu vor prinde. Opinia publică este lămurită unde se află adevărul și cunoaște pe aceia care se străduiesc să răspundă neadevărul.

Dr. Alexandru ȘUGA



OAMENI DE ALTADATĂ VINTILA BRATIANU

de D. C. UNTABU

Cu trecerea anilor trec, și oamenii, și odată cu ei și evenimentele istorice, în care ei au participat.

Este rolul unei istorii imparțiale de a eterniza trecutul unui popor cu scopul de a informa, educa și încuraja generațiile viitoare de a continua opera politică a înalțărilor lor. Din păcate, dela sfârșitul ultimului război mondial în Tara Noastră n'a mai existat o istorie obiectivă a timpurilor mai moderne ale Neamului Românesc. Așa năsa istorie oficială de astăzi a fost în mod intenționat manipulată, prin omisiuni și distorsiuni, cu scopul de a justifica doctrina absurdă a Marxim-Leninismului.

Istoria o fac, în primul rând, oamenii, și apoi împrejurările în care aceștia trăiesc. În Tara Noastră, unul dintre acești oameni a fost și Vintila Brătianu, care împreună cu fratele său mai mare, Ionel, au reușit să consolideze Micii Regat, furiat de tatăl lor, Ion Brătianu, împreună cu marele Rege Carol I. Pe fundamentalul acestuia s'a putut ridica, apoi, în 1918, edificiul României Mari, așa cum era cunoscută, mai înainte de cotoșirea ei de către Bolșevici.

Desigur că, Brătienii n'au fost singuri, cari au contribuit la întregirea și consolidarea Neamului Românesc, iar dintre ei, Vintila n'a fost dintre cei mai renumiți. Totuși, dacă scriu aceste rânduri despre el, o fac din motive mai mult personale, datorită faptului că prin tatăl meu, l-am putut cunoaște mai de aproape.

Părintele meu, un admirator al Brătienilor, și cam de același vârstă cu Vintila, care era expertul financiar al Partidului Național Liberal, cu deviza: "Prin Noi Însine" — avea nu numai aceleași vederi economice ca el, dar și aceleași concepții de familie, de educație a copiilor, de comportare în viața publică sau particulară.

Tatăl meu îl vizita adesea pe Vintila, când se ducea pe la București, cerându-i sfaturi politice, economice, sau de cum să-și crească copiii, pentru a fi de un cât mai mare folos pentru Tara lor. În această privință îl îndemna totdeauna pe tinerii Români să studieze mai puțin Dreptul și Filozofia, pentru a deveni funcționari la Stat, ci mai mult comerțul și ingineria, pentru a putea pune stăpânire pe resursele naturale ale Țării și deci pe destinul ei. Este datorită sfatului lui că tatăl meu m'a îndemnat să studiez științele economice în strălătină, pentru că, pe acea vreme, la Brașov, orașul meu natal, aproape numai străinii controlau comerțul exterior, celace pentru Vintila Brătianu era un lucru intolerabil.

În anul, imediat după primul război mondial, eram elev la Liceul Nicolae Bălcescu din acest oraș dunărean, iar tatăl meu mi lădă adesea exemple despre Vintila, pentru a-mi face educația. În acest fel, am început și eu a desvolta o adevărată afecțiune și admirație pentru el, pe care le pastrez și astăzi.

Doresc a menționa aici, doar câteva fapte, care nu știu dacă au mai fost cunoscute și de alții, pentru a nu fi date uitării, și pentru că le găsesc utile atât pentru generația de astăzi, cât și pentru a pune în contrast comportarea guvernanților penți din România, cari deși se preind de origine proletară, due o viață deșgustătoare ca a simboizților de război.

Deși Brătienii erau acuzați pe vremuri, mai ales de o "anumită preșă din Săbindra", că vrău Tara, și erau în mod regulat caricaturizați ca "sobolani", ei erau de fapt uni din puținii Români etnici, cari reușiseră, într-o țară acapărată aproape în întregime de străini, să-și creșeze, printr-o muncă onestă și inteligentă, în decursul a trei generații, o situație economică independentă, culminând cu Banca Românească din București și alte orase din Tara.

Deși aveau deci o situație materială destul de bună, Brătienii în general, dar mai ales, Vintila, erau de o mare modestie și duceau o viață particulară respectabilă, la fel de altfel, ca și ceilalți mari bărbați de stat Romani, Iuliu Maniu.

Era știut de ex., că Vintila, ca Ministru de Finanțe, nu încheia lafe ce i se cuvenia, ci o da operilor de caritate. De la locuința sa din București, Vintila mergea pe jos la Ministerul de Finanțe din Calea Victoriei, unde era la ora 8 dimineată, punct, și începea să lucreze. Din această cauză, nu numai funcționarii mai mici, dar și directorii mari ai Ministerului veniau la acești orași la birouri, ne mări înfrădind să alungă după Ministerul lor, deși Vintila n'icodată n'a adormat pe cineva, însă exemplul dat de

(Urmează în pag. 32)

NECROLOG

NICOLAE BORCA-MOSUL

GHEORGHE ACRIVU

Cu profundă durere vă aducem la cunoștință înțelegerea din viață la 17.11.1977 a celui atât de energic și cu sufletul atât de mare, Omul și Românul care a fost Gheorghe Acrivu. Fulgerătoare lui dispariție este o pierdere enormă pentru exilul românesc.

Familiei îndurerate îi transmitem profunde regrete și condoleanțe, asigurându-o de sincera noastră compasiune.

Gheorghe Acrivu s'a născut în com. Independența-Tecuci, la 18 August 1913. Școala primară și primele clase de liceu le face la Tecuci, după aceea la Sibiu, iar bacalaureatul la Timișoara. Între 1932 și 1936 studiază dreptul la Cluj. Din primul an de facultate este cooptat în Garda de Fier cu care se identifică. Participă la toate manifestațiile studențești și în anul 1939 este condamnat la trei ani. În timpul detențiunii trece prin închisorile la Cluj, Anul, Văcărești, Timișoara și Caransebeș. Este eliberat în 1940.

După lovitura de stat a generalului Ion Antonescu din Ianuarie 1941 și începerea unei crunte prigoane legionare, Gheorghe Acrivu la drumul exilului. Mai întâi lucrează ca muncitor necalificat în uzinele Heinkel din Rostock și în Decembrie 1943 este internat în lagărul de concentrare Buchenwald.

Este eliberat la 27 August 1944. După aceea îl întâlnim voluntar în Armata Națională formată de Guvernul Național al Ţării. Cade prizonier la anglo-americani, este purtat prin diferite lagăre de prizonieri cu alți români și în sfârșit în anul 1946 reușește să evadeze. Ajuns în libertate organizează o filieră pentru scoaterea românilor din lagărele de prizonieri, le procură lucru și un minim-mum necesar de viață.

Gheorghe Acrivu la parte activă la organizarea exilului românesc și în anul 1947 este ales secretarul Asociației din Nord-Vestul Germaniei, mai târziu președintele ei. Începând din 1952 își mută domiciliul în localitatea Porz/Rheinland, în apropiere de Köln (Germania), continuând activitatea pe toate țărmurile, este prezent la toate acțiunile politice și naționale, la toate acțiunile care căsuți în nevroze, da ajutor moral și material celor căsuți în nevroze, întreprinde călătorii lungi și costisitoare pentru binele aproapelui și este un permanent punct de sprijin pentru toți cei care suferă de singurătate. După înființarea "Uniunii Asociațiilor Române din Germania" — UARG — în anul 1968, un organ de coordonare a activităților tuturor organizațiilor și instituțiilor existente, Gheorghe Acrivu este ales mai întâi secretar și mai târziu președintele acestei organizații.

Gheorghe Acrivu a fost unul dintre puținii care s'a jertfit în permanență pentru binele altora și n'a lipsit niciodată acolo unde trebuia să se facă ceva. De acela amintires lui va dăinui veșnic în sufletele noastre și ne închinăm în fața mormântului proaspăt.

Dr. Alexandru Juge Dr. Ion Popa Eugenia Dumitrescu

Revista și Editura "Carpazi" împărtășesc durerea camarazilor din Germania.

Gheorghe Acrivu

Prezent!

Nicolae Borca-Mosul, cum îl răsfățau camarazii, chiar cei mai în vârstă ca el, n-a părăsit. Nobunul vitezei automobiliste a unui neagr american, i-a curmat firul vieții la 12 August 1977, când se întorcea de la Majadahonda, noaptea, pe jos, pe șoseaua Barajas-Paracuellos, unde luera la ferma familiei camaradului Petru Șorici.

Firav ca trup și bătrânul va răla, Mosul era totuși o energie permanentă. Oata la treaba, la efort, la sacrificiu, se oferea imediat acolo unde era nevoie de făcut ceva pentru Legiune.

Când a luat ființă Editura Carpații în 1984 și mai târziu revista cu același nume, a fost primul abonat, sprijinitor și cititor a tot ce s'a lipărit. Și câștiga foarte puțin ca pazele de noapte la un depozit de mobile.

Dar el a înțeles să facă sacrificiul pentru acțiunea de a lămurii lumea occidentală asupra Tării noastre, Legiunii și Capitanului și a nedreptății făcutei României. Și aceea, din toată sărăcia și cu toată inima, cum nimeni dintre bogații exilului, n'a făcut-o.

Măruntel la trup, era un munte de omie și putere de dărui. În brațele lui și-au găsit alinare în ultimele clipe de suferință, camarazii Florescu, Balcu, Prof, Protocescu, Biciola.

Cu înțelepciunea țărânului și umorul specific bănașene, căci Mosul era țărân colțar din Banat, își creștea o lume a lui proprie, care l-a ajutat să treacă marile probe legionare care l-au încercat cu prisosință în ultimii 36 de ani, fără să se cîntească din credință și loialitatea care-l caracterizau. Avea totdeauna un sămănter lăsat și o glumă, ca răspuns la tachiările camarazilor, care-l înconjurau totuși cu caldă lor dragoste, și-l regretă pierderea. Dumnezeu să-l odihnească în pace!

Nicolae Borca

Prezent!



ECOURI

● În seara de 27 Octombrie 1977, în sala Cercului Urbi din Madrid, Di George Ivașcu a ținut o conferință cu titlul: Valorile românești în cultura universală. Exponerea a fost citită în limba franceză: o franceză... românească. Aceasta mi-a amintit o anecdotă al cărei erou era Winston Churchill. Numitul avea prezența că știe francezește. Și odată a ținut o conferință la Paris, în limba franceză. La sfârșitul ei, un participant, francez, a exclamat: Tien! Tien! Nu știu că limba franceză se aseamănă atât de mult cu cea engleză.

Dintre valorile românești ale exilului a citat pe Eugen Ionescu, Mircea Eliade și pe... Tănase Uscat. Nu a auzit să vede de Aron Cotruș care era cunoscut și apreciat de spanioli, publicând mai multe cărți de versuri în limba lui Cerrantes fiind considerat cel mai mare poet epigoni spaniol și nu a auzit nici de Virgiliu Ierunca care, oricum, a luat premiul Goncourt.

Și dintre cei trei numiți, Di Ivașcu a insistat cu tălmăcirile asupra lui Tănase. E explicabil, George Ivașcu e directorul revistei România literară, unde au apărut poezile, panseurile și

poza lui Uscat. Oricum, trebuie să reînnoștem că elitanul e teribil de greșit, e extraordinar clar. În exil a reușit să i se facă recenzii elogioase de către Caranica și Ierunca. Ambii recenzau niste cărți ale lui Uscat scrise în limba spaniolă, fără să cunoască această limbă. Procedeu e învechit: autorii scriu rigide recenzii, ultraînaltivelele desigur și, alții, adică Ierunca și Caranica le semnează. Că s'a întâmplat aceasta cu personajul ale exilului mai merge. Dar Uscat s'a făcut foarte să obțină același lucru de la o personalitate a R. E. R.-ului,

adică de la Di Ivașcu. Căci, după cum spunem, Di Ivașcu a trecut foarte ușor peste Dni Eugen Ionescu și Mircea Eliade și a insistat învelind asupra personalității lui Tănase Uscat. Dar cum? De unde știe Di Ivașcu că Tănase e așa de mare? 99 % din ce a scris Tănase e în limba lui Cervantes. Ori Ivașcu nu cunoaște nici el această limbă. Cartonajul de invitație la conferința spaniolă că expunerea se va face în castiliană. Și odată așezat pe scaun, Di Ivașcu s'a scuzat de eroarea comisă, a spus că el va ține conferința în limba franceză deoarece cunoaște limba franceză (ca și Churchill), dar nu cunoaște spaniola. Deci a afirmat că nu cunoaște castilianul. Atunci de unde a cunoscut giganticile dimensiuni ale lui Tănase Uscat?

S'a întâmplat cu Di Ivașcu exact același lucru ca și cu Ierunca și Caranica. Și totuși ceva diferă: motivele. Cruntă ironie a soartei! Pe când era "turbat de stănga", Di Virgiliu Ierunca era salutat de George Ivașcu. Și lăsa că după o lungă desprărire, se întâlneau din nou, fiecare cu o călușă în mână, ca să tălmăcească același personajul: pe Tănase Uscat. Din motive diferite, dar oricum, făcând același lucru. Și amândoi fără să cunoască limba lui Cervantes!

Și încă ceva curios: Di Ivașcu nu a spus nici un cuvânt despre doctorismul Drăgan. Tănase Uscat a fost absent. Probabil din modestie, o calitate pe care nu l-o cunoștea până acum nimeni gigantul. Nici Di Ierunca. Dar a fost fratele lui Tănase. Și aceasta trecere sub tăcere a doctorismului l-a dat noi speranțe lui Uscat. A revenit la vechiul plan, fără să-l părăsească pe cel nou: întâi membru al Academiei reseriste și apoi laul cel mare... premiul Nobel.

● Între 4 Octombrie și 1 Noiembrie 1977, sub auspiciile Ambasadei reseriste de la Madrid, a avut loc o expoziție de pictură abstractă, românească. Lume puțină: nici o personalitate spaniolă. S'a discutat mult faptul că nu a participat nici unul dintre exponenți. Să nu fi găsit Bucureștiul nici un picior român — chiar abstract — de care să fie sigur că nu face... "mișutul mortal"?

● Horia Roman redivivus. De astă dată în "Revista Scriitorilor români", al cărui nume, cred eu, nu este complet. Ar trebui să se numească "Revista scriitorilor români în exil". Director: O. Sporea. Di Horia Roman continuă pe același străduț: Ziarele "Adevărul", "Dimineața", "Cuvântul Liber", "Timpul", "Ecoul", erau ziare democratice.

La "Cuvântul Liber", ne spune Di Roman (p. 137 în "Revista Scriitorilor români"), dogma era: nici un dugman la stăpân. Când numitul a îndrăznit să scrie un articol cu titlul de atacuri la adresa administrației justiției în "Zara sovietelor", articolul l-a fost acos de pe spalt și înlocuit cu un clișeu. Și aceasta, cu toate că autorul era secretar de redacție, Di Roman plagiază pe Iorga, spunând: eu n'am fost eu. Mai desadrepul, Horia Roman recunoaște că era om de paie. Acestora, după lui Roman (Horia) și celorlalți de lae pa lui, Goga le spunea "sabăgoimi". Pe acele vremuri, subăgoimii se supărau când li se spunea astfel. Astăzi, Roman (Horia) nu se supără, ci din contra își amintește de acele timpuri cu emoție, emoție pe care voște s'o transmită și cititorilor. Este adevărat că erau așa de mulți sabăgoimi, încât mulți se în-

țelau și-i confundau pe aceștia cu adevărații stăpâni. Astfel, Stelian Popescu-ne-o spune Di Roman-se înghea și credea că dea s'ar fi numit în realitate Henri Rottman, motiv pentru care numitul se răsună crunt, spunând că Stelian Popescu avea creierul mic prea mare și pe cel mare prea mic.

Nu știu cum avea Stelian Popescu creierul, un lucru e cert: se înghea confundând pe sabăgoim (Horia Roman) cu stăpânul care era Stelian Roli și care se mai numea și Ghilă. Sabăgoimul figura pe frontispiciul gazetei ca secretar de redacție, dar cel care dirija, era stăpânul, adică Ghilă, care scoatea articolele care nu-l plăceau, chiar când erau opera "secretarului de redacție" și chiar când acestea ajunseseră în ultima fază a elaborării, adică erau pe spalt, și fiindcă timpul nu mai permitea să se scrie un articol înscădat în dogmă, îl înlocuia cu un clișeu. Când l-am întrebat de ce a făcut acest gest, fără să mă informez, m'am găsit în fața cu un Ghilă transformat, tremurând din toate țăbrele și acuzându-mă că eu căleasem principiul pe care (și aceasta era adevărat) îl stabilisem de comun acord: nici un dugman la stăpân. Nu mai era Ghilă cel sugrăbit și conciliabil de ieri, devenit un fel de Saint Just acuzator, sustinut și de armata de tineri poezi desperados (toți democrați desigur, n. n.), unul mai simpatice ca altul (și printre ei și Miron, cel cu faimoasa pagină a 2-a), așa că, până la urmă, am lăsat totul baltă și l-am cedat secretariatul" (p. 137).

După cum se vede, Horia Roman, impliculor, om de pua la ranki Nu s mai colaborat, a cedat secretariatul, dar a continuat să figureze încă timp de 9 luni pe frontispiciul gazetei drept secretar de redacție. Deci sabăgoim cu certificat în regulă.

Constantin Graur l-a spus într-o zi: Uite ce părere am: Stăla e un om serios, care creșe să consolideze o țară. Protekti e un caraghios, și sabăgoimul cu certificat, ne spune că acest Graur nu era deloc comunist. S'ar putea crede că Di Roman e numai năla de o deșarmantă naivitate. Personal n'o cred. Probabil sunt ca și Stelian Popescu, adică am creșut mic prea mare și pe cel mare prea mic.

Di Horia Roman s'a specializat în a scrie necrologuri. A scris două și amândouă se terminau cu cuvintele: Adios Mircea, căci așa se cheamă după război. În curând va scrie un altul mă voi bucura citindu-l-care se va termina cu cuvintele: Adios Ghilă! Acesta va fi desigur publicat concomitent în revistele "Limite" și "Revista Scriitorilor români". O regret pentru Di Sporea și mă surprinde că a admis colaborarea sabăgoimului în revista pe care o conduce.

● În aceeași revistă, la p. 110, într-un articol intitulat "De ce comunistii nu pot să scrie în mod obiectiv istoria neamului", Di Mihai Clămărescu, scrie: "Ce-i drept, unele progrese s'au făcut. Unele evenimente din istoria noastră sunt acum prezentate în adevăratele proporții. Mihail Roler sau Barbu Cămpina (1977) sunt astăzi din furticire-dați uitării. Metodele lor de prezentare a istoriei nu mai au cur". Mihail Roler, Stelian Roli? Sunt una și același persoană? De ce nu? Dacă Stelian Roli se mai numea și Ghilă, de ce nu ar fi putut să se numească și Mihail și să mai adauge două litere la numele lui neacă românesc? Aș dori ca ipoteza mea să fie

falsă, căci în acest caz poziția diui Sporea ar fi și mai de neînțeles.

● La pagina 35 citim: "Citisem demult (poate în J. H. Fabre) despre curtea acorpiilor. Căi timp sunt "logodiți", acorpiionul și aleasa lui se plimbă în se tenant par la pince — și plimbările acestea au uneori o durată și o morfologie surprinzătoare. Acum câteva zile, întâlnindu-l pe L. V. specialist în comportamentele animalelor, i-am cerut detalii. Surănd ironic, L. V. mi-a mărturisit că această "curte a acorpiilor", deși reală, e mai puțin interesantă decât ne-o închipuim noi, diletanți. Este o anthropolgizare a instinctului sexual, mi-a spus. "Logodna" este numai faza preliminară a unirii sexuale, etc. "Plimbarea-dans" este, evident, reală-dar noi li acordăm funcția și valoarea dansului, etc., etc."

Aceste rânduri nu m'au scandalizat ca acestea în care Di Eliade ne descria împreunarea Genei cu laurul, ci din contra, m'au făcut să apreciez pe Di Sporea că le-a publicat. Căi de sărăcă ar fi rămas lupta exilului nostru, fără aceste docte pagini! Nu ne îndolm că "cuplul Ierunca-Lovinescu" (Vedi BIRE) va ferici și pe cel din Tărk, pe calea undelor, desvâluindu-le chestia cu logodna acorpiilor.

N. S. G.

EPIGRAMA

În fermele de Stat
Tovarășii au înodocinat
Găinele și cocooșii
Să producă ouă roșii.

I. BRAILEANU

Publicații primite la Redacție:

- Corneliu unui veteran, de St. Georgecu-Sergent.
- Pădurea de la Făncăbășii, de Ion Tolescu.
- România de azi, de Ion Rădu.
- My Land, de Ștefanina Daschevici.
- Amintiri, de Ion Flegaru.
- Dialogos, de Horia Blamatu.
- Jurnal, de Horia Blamatu.
- Buna Vestire, Dir. Magr. Aloisie Tăutu.
- Căcatombes, Dir. Sergiu Grosu.
- Ius Brufuror, Dir. Sergiu Grosu.
- Tare și Eșul, Dir. Gheorghe Costea.
- Limite, Dir. Virgiliu Ierunca și N. Petra.
- Căndatul românesc, Dir. Gh. Balas.
- Valra, Dir. P. Valimăreanu.
- Revista Scriitorilor Români, Dir. C. Sporea.
- Bolon Neat Service, Dir. I. Boian.
- Porunca Vremii, Dir. I. Boian.
- Fii Daciei, Dir. I. Boian.
- Eridi Solidar, Dir. Petre Mihail.
- Miera Magazin, Dir. Marius Lig.
- Apocrita, Dir. Ion Dumitru.
- Der Donauschwebel, Red. Franz Schutlack.
- Achizitarea românească, Red. M. Cărlă.
- Stăndardul, Dir. I. V. Emilian.
- Dreptate, Dir. D. Mihovici.
- Microm, Dir. Ștefan Munteanu.
- Calendarul Bisericii Ortodoxe române din Paris.
- Biserica Bisericii Ortodoxe Române din Detroit.

VINTILA BRATIANU

el era covărgitor. Pe drumul de acasă la Minister și dela Minister acasă, Vintilă Brătianu nu era însoțit de niciun polițist. El era văzut mergând liniștit pe stradă, sprâncițat pe un baston, și răspunzând la salutul cetățenilor prin ridicarea politicoasă a pălării. Și pentru ca tălpile ghetoilor lui să nu se tocească prea repede, el avea țințe de fier pe ele, fiindcă pe acea vreme nu erau tălpi de plastic.

Tatăl meu îmi povestea cum odată, fiind în birou cu Vintilă Brătianu, în casa acestuia din București, fiul lui, elev de scoală, intră cerându-i o foaie de hârtie de scris. Întrebându-l ce vrea să scrie, tatăl sau a deschis un saltar dela birou, a luat o foaie de hârtie, și după ce a rupt-o în două, i-a dat jumătate (fiului sau, spunându-i că atât e de ajuns pentru ce avea să scrie. Cealaltă jumătate a pus-o din nou în saltarul dela birou.

Vintilă Brătianu era cunoscut pentru spiritul său de economie, pe care unii îl considerau drept avarie, dar care de fapt nu era altceva decât un principiu riguros de raționalizare, pe care îl aplica în orice activitate ce întreprindea, mai ales când era vorba de banul Statului.

Era de ex. notorie, pe acea vreme la București, întampinarea cu Vintilă Brătianu, care ca Ministru de Finanțe, a trebuit să se ducă la Londra, pentru a negocia un împrumut de Stat. Nicolae Titulescu, care era Ministrul Plenipotențiar la Londra, urma să-l introducă pe la marile bancheri din City, pentru a discuta contractarea împrumutului. Spre marea lui surpriză însă, Titulescu descoperă că Ministrul de Finanțe al României n'avea un dinner-jacket, pe care să-l îmbrace la masa oferită în onoarea lui de bancherii din Capitala Angliei. Lui Titulescu i-a trebuit mult timp să pledeze până a-l convinge pe Vintilă să-și facă un dinner jacket la un croitor din oraș, și pe care probabil că nu l-a mai îmbrăcat nicodată la reîntoarcerea în București.

Oamenii, ca el, sunt astăzi uitați sau bătrâni în România, ca burghezi. Măine, înalt, vom avea nevoie tocmal de astfel de oameni pentru a scoate Tara la înapoi.



CARPATII

REVISTA CULTURALA SI DE
ACTIUNE ROMANESCA IN EXIL
APARE ODATA LA DOUA LUNI
SUB INDIRIJAREA UNUI COMITET
DE REDACTIE

Redacția și Administrația:
Calle Conde de Peñafiel, 62, 4.
Teléf. 402 11 01 - MADRID

Correspondența:
Apartado 9.263 - Madrid (España)

Abonamente:

Anual 20 \$ USA
De susținere 40 \$ USA
Expedierea Avion plus. 5 \$ USA

REDACTIONALE

A) PROF. ALEX. BOLDUR-LA GRANDE THRACE

Mulțumim sprîncițitorilor de todeauna care s'au grăbit să răspundă pozitiv apelului nostru lansat prin revistă pentru tipărirea lucrării Dnui Prof. Al. Boldur-La Grande Thrace, lucrare de încontestabilă valoare pentru cercetarea originii și trecutului Neamului nostru.

Bogatul material documentar și reproducerea fotografică de obiecte reprezentând civilizația strămoșilor noștri, înainte de era creștină, oferă publicului un volum de impresionantă proporții, al cărui preț se ridică la ca 2.000 pesetas.

Rugăm pe această cale, atât pe cei cari s'au anunșat ca subscritorii anticipați ai lucrării, cât și pe acei care vor să aibă în bibliotecă lor acest tezaur, să trimită costul ei de 25 dolari U.S.A. pe numele și adresa directorului Editurii Carpatii Traian Popescu.

O parte a textului lucrării va apare și în revista CARPATII, începând cu numărul 4.

B) MEDALIA CORNELIU ZELEA CODREANU

Cu prilejul comemorării a 50 de ani de la înființarea Legiunii Arhanghelului Mihail, s'a luat inițiativa bătăii unei medalii comemorative, având pe avers CORNELIU ZELEA CODREANU - 50 - ROMANIA, iar pe revers - 1927 - Legiunea Arhanghelului Mihail, 50 de ani de la înființare 1977 și simbolul Mișcării, gardul de fier. (Vezi reproducerea în pagina a 2-a a revistei Nr. 6/8.) Au fost bătute cu acest test, eligie, dimensiuni și greutate (3 cm. și 28,31 gr.), 100 medalii de aur de 20 carate, prezentate în cutii speciale învelite în imitație de piele, preț 20.000 pesetas sau echivalentul în monedă străină.

100 de medalii de argint pur, prezentate în cutii similare învelite în pegamoid, preț 3.500 pesetas, sau echivalentul în monedă străină.

Astăzi tirajul redus, cât și personalitatea lui Corneliu Codreanu, sunt o cheazăie a valorii numismatice pe care o vor avea aceste medalii, în lumea colecționarilor.

Există încă foarte puține piese disponibile. Comenzile se pot face la redacție, remișând contravaloarea și speșiale de expediție, pe numele și adresa redactorului Traian Popescu.

EDITURA CARPATII ANUNTA

Au apărut:

ISTORIA ROMANILOR DIN DACIA TRAIANA, de A. D. Xenopol, vol I, II și IV	15 \$ USA
ISTORIA LITERATURII ROMANE, de D. Murărașu, vol II	4 \$ USA
Vol. I, legat	15 \$ USA
NATIONALISMUL LUI EMINESCU, de D. Murărașu	8 \$ USA
POVESTI, de Ion Creșanu, legat și bogat ilustrat	20 \$ USA
DACIA, de Vasile Pârvan	3 \$ USA
PRECURSORI, de Octavian Goga	3 \$ USA
ISTORIA PARTIDELOR, NATIONAL, TARANESC ȘI NATIONAL-TARANESC, de Pamfil Selcuar, vol I, II	12 \$ USA
ISTORIA POLITICĂ ȘI MILITARĂ A RĂZBOIULUI ROMÂNIEI CONTRA RUSIEI SOVIETICE, de General Platon Chirnoagă	8 \$ USA
KARL MARX: INSEMNĂRI DESPRE ROMÂNII. Texte inedite cu comentariu de Pamfil Selcuar	8 \$ USA
ȘTEFAN CEL MARE, VOIEVOD AL MOLDOVEI, de prof. Alexandru Boldur	8 \$ USA
ISTORIA DACIEI ȘI CONTINUITATEA DACOROMÂNĂ, de General Platon Chirnoagă	8 \$ USA
LE NID, UNITE DE BASE DU MOUVEMENT LEGIONNAIRE, de Faust Brădescu	5 \$ USA
POVESTI FĂRĂ TARĂ, nuvele, de Faust Brădescu, N. Novac și N. S. Ovoră	8 \$ USA
UNIREA NATIONALĂ ÎN COMPLEXUL POLITIC EUROPEAN, de Pamfil Selcuar	3 \$ USA
DICTIONAR ROMAN-SPANIOL, de Prof. Ion Protopopescu, rustică.	4 \$ USA
Legat până la	5 \$ USA
CORNELIU ZELEA CODREANU, DOUAZECI DE ANI DE LA MOARTE, de Gr. Manollescu, T. Popescu, etc.	3 \$ USA
MOȘA ȘI MARIN, DOUAZECI ȘI CINCI DE ANI DE LA MOARTE, de Prat y Souza, Marqués de Nantouillet, Blas Piñar, Gr. Manollescu	5 \$ USA